

# Larson

## L'Or du Commun *Brille même la nuit*

Peet p.12 Angelo Moustapha p.17 Duo Hallynck p.18 Lucien Fraipont p.20 Covid-19, entre reconversion et nostalgie p.22 Culte : Boogie Town Festival p.36 Vue de Hasselt p.38 La Jungle p.42



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746

AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles/x



Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles

# PROPULSE

30.08 > 03.09.2021 | WHall - Flagey | Réservé aux professionnel-le-s

[www.propulsefestival.be](http://www.propulsefestival.be)



## Génération classique

Un concours tremplin pour les  
jeunes ensembles de musique classique

À la clé : une tournée de concerts  
et un coaching personnalisé durant  
l'année 2022 !

### Présélections :

26 & 27 juin - Bruxelles (Flagey)  
28 juin - Namur (IMEP)  
30 juin - Mons (Arsonic)  
26 septembre - Liège (Auditorium du Musée de  
La Boverie)

### Finale publique :

27 novembre à Charleroi (PBA)

Une initiative des Festivals de Wallonie, en collaboration  
avec les Écoles Supérieures des Arts de la Fédération  
Wallonie-Bruxelles et le Conseil de la Musique.

Infos : [lesfestivalsdewallonie.be](http://lesfestivalsdewallonie.be) - 071 51 78 00

sabam  
for culture

Fédération  
Wallonie-Bruxelles



fw

[lesfestivalsdewallonie.be](http://lesfestivalsdewallonie.be)

©CPProd



À l'heure où on boucle ce numéro, la culture – tout comme les jeunes, l'événementiel et l'horeca – n'en peut plus d'attendre et d'espérer. Après de longs mois de patience, de compréhension, de remise en question, place à la colère et à la désobéissance.

Et il y a de quoi... Après avoir essayé pendant plus d'un an de montrer au Gouvernement et aux experts que le secteur culturel est responsable, qu'il est compétent, qu'il est capable de mettre sur pied des protocoles sanitaires qui tiennent la route, rien n'a bougé, rien n'a été entendu.

Le secteur entier est toujours perçu comme étant à haut potentiel de transmission. Il est aussi considéré comme financé, et puis que « finalement, la culture, hein bon... il y en a quand même puisqu'on peut écouter la radio, regarder la TV, streamer, voire même visiter une expo. » Ce ne serait donc pas le plus urgent à gérer...

La "culture" est donc moins essentielle que l'ouverture d'un centre commercial et moins safe qu'un tram bondé. Blessant. Dénigrant.

Entretemps, la compétence se perd. Depuis le début de la crise, nombre de technicien.ne.s, d'artistes ont été obligé.e.s de changer de métier pour survivre ou de revendre leur instrument. Oui, on en est là. Pour combien de temps encore...

**Claire Monville**

**En Couverture**

p.8 L'ENTRETIEN L'Or du Commun

**Ouverture**

p.4 ARRIÈRE-PLAN Mireille Simus  
p.5 AFFAIRES À SUIVRE  
p.6 EN VRAC

**# rencontres**

p.12 Peet  
p.13 Coline & Toitoiné  
p.14 Déhà  
p.15 Tars / Ykons  
p.16 Yves Paquet / Moli  
p.17 Angelo Moustapha  
p.18 Duo Hallynck  
p.19 Philippe Pierlot

**Articles**

p.20 AVANT-PLAN Lucien Fraipont  
p.22 360° Covid-19, entre reconversion et nostalgie  
p.26 IN SITU Le Jardin Musical  
p.28 SOCIÉTÉ Des supports audio à l'accent belge  
p.30 180° Une deuxième saison avec le cache ?

**Les sorties**

**Bonus**

p.36 C'EST CULTÉ Boogie Town Festival  
p.38 VUE DE... Hasselt  
p.40 4x4 JeanJass  
p.41 LANECDOTE Antoine Meersseman  
p.41 J'ADORE... LO  
p.42 RÉTROFUTUR La Jungle



**Conseil de la Musique**  
Rue Lebeau, 39  
1000 Bruxelles  
conseildelamusique.be

**Contacteur la rédaction**  
larsen@  
conseildelamusique.be

**Directrice de la rédaction**  
Claire Monville

**Comité de rédaction**  
Nicolas Alsteen  
Denise Caels  
François-Xavier  
Descamps  
Christophe Hars  
Claire Monville

**Coordinateur de la rédaction**  
François-Xavier  
Descamps

**Rédacteur.trice.s**  
Nicolas Alsteen  
François-Xavier  
Descamps  
Caroline Lambrechts

**Collaborateur.trice.s**  
Isabelle Bonmariage  
Nicolas Capart  
Serge Coosemans  
Louise Hermant  
Véronique Laurent  
Jean-Philippe Lejeune  
Luc Lorfèvre  
Jean-Marc Panis  
Jacques Prouvost  
Stéphane Renard  
Dominique Simonet  
Didier Stiers

**Rolacteur.trice.s**  
Christine Lafontaine  
Nicolas Lommers

**Couverture**  
L'Or du Commun  
©Romain Garcin

**Promotion & Diffusion**  
François-Xavier  
Descamps

**Abonnement**  
Vous pouvez vous  
abonner gratuitement  
à Larsen.  
larsen@  
conseildelamusique.be  
Tél. : 02 550 13 20

**Conception graphique**  
Mateo Broillet  
Jean-Marc Klinkert  
Seance.info

**Impression**  
die Keure

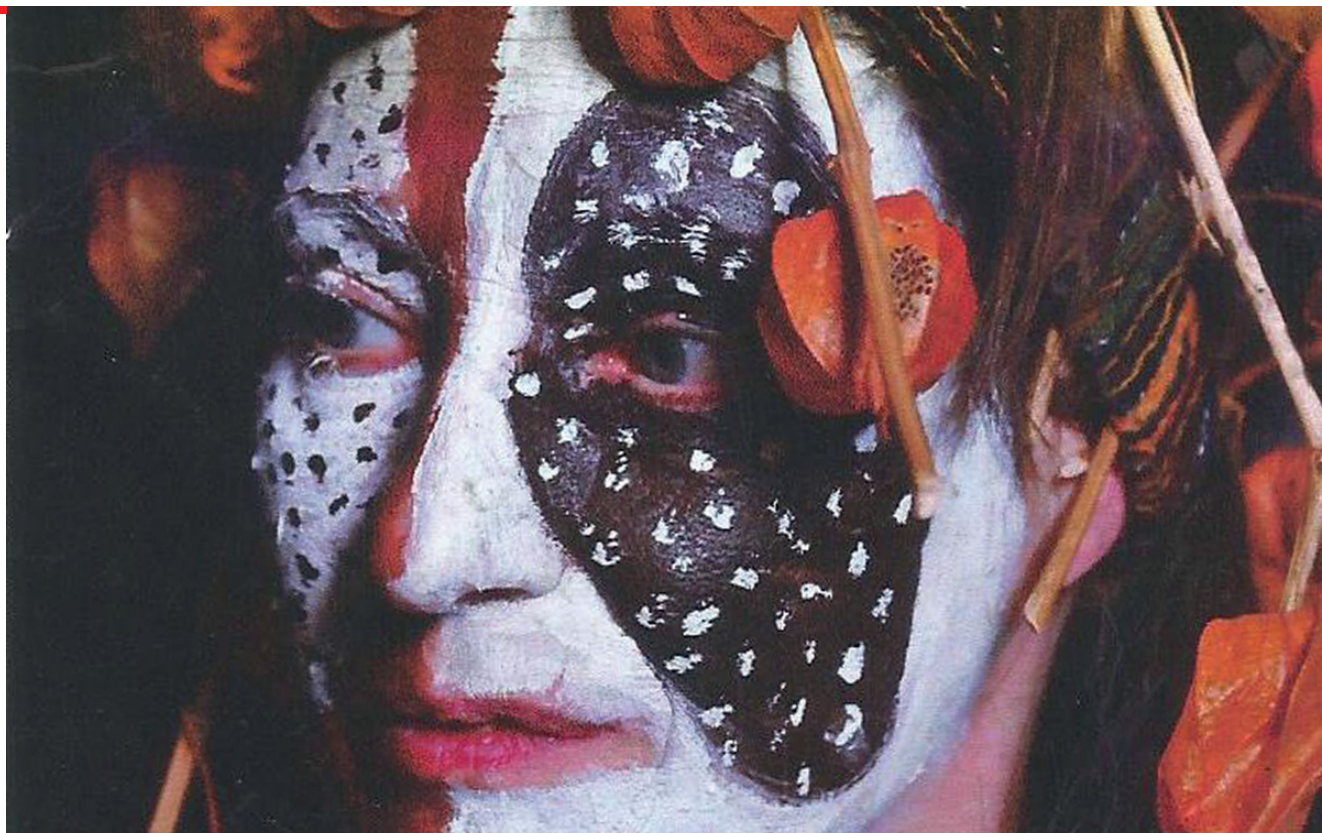
**Prochain numéro**  
Septembre 2021



**LE SOIR**

**sabam**  
for culture

**Crédits**  
Ines DeGreef  
Ralfagram  
Julien Pohl  
Caroline Lessire  
Jean-Marc Panis  
Fred Labeye



© MIREILLE SIMUS

#ingó.light

# Mireille Simus fait danser la lumière

TEXTE : DIDIER STIERS

**L**e hasard, vous savez, ce truc qui arrange parfois bien les choses, s'est présenté un jour au Magasin 4. Ou plutôt un soir... « J'y allais depuis l'ouverture, comme spectatrice, raconte Mireille Simus. Je connaissais Pompon (Jacques de Pierpont, le "Monsieur Rock" de la RTBF, - ndlr) et je me suis vite liée d'amitié avec les organisateurs, comme PPz30 qui y jouait régulièrement, avec toute cette bande, finalement. » Pour la petite histoire, mais la grande histoire de la scène alternative à Bruxelles, c'est Éric Lemaître, défunt guitariste de PPz30, qui fut à l'origine en 1994 du Bulten, "l'ancêtre" du Magasin 4. Bref... « Guy Delmote, un des fondateurs du BIFFF, avait un groupe qui s'appelait Mado et il y est venu pour un showcase. Il m'a demandé de m'occuper des lumières. Pour moi, c'était la première fois. » Il se trouve alors qu'à l'époque, le préposé habituel à la console ne peut être présent à tous les concerts... et c'est donc à Mireille qu'il est proposé de l'occuper aussi. « Voilà, c'est comme ça que j'ai commencé. Sans formation, hein! »

Sans formation spécifique, en tout cas. À la sortie de ses études, elle est comptable mais ne pratique pas très longtemps. Travaillant d'abord comme libraire indépendante, elle devient ensuite secrétaire de direction dans un magasin de prêt-à-porter bruxellois, elle commence alors à donner un coup de main au Festival du Film Fantastique. « J'y allais après mon boulot. Je connaissais Guy et Annie en dehors du BIFFF (Guy Delmote et Annie Bozzo, deux autres des fondateurs du festival, - ndlr). Ça a fini par prendre de l'importance : il fallait donner un coup de main pour le montage,

le démontage. Le magasin pour lequel je travaillais a fermé quand le directeur a pris sa pension. Et j'ai alors été engagée au BIFFF. Mon job principal était de seconder Guy Delmote dans le suivi des sponsors. L'équipe, c'était une bande d'amis qui créaient quelque chose en commun. Et j'ai retrouvé la même atmosphère au Magasin 4. La mentalité, c'est exactement pareil : de chouettes potes qui sont là quand il faut vraiment, qu'on voit également en dehors du boulot, c'est génial. »

La mise à l'arrêt du secteur culturel ne devrait pas avoir raison de cet esprit, pense Mireille Simus. L'absence de concerts, par contre, est particulièrement frustrante. « Je me dis qu'avant que ça reprenne... Les années passent et moi, il me reste de moins en moins de temps (rires), j'ai quand même 68 ans! Donc oui, c'est frustrant. Et c'est triste pour tout ceux qui se retrouvent dans les soucis financiers. Ma pension tombe tous les mois, mais pour ceux-là, c'est une catastrophe! » Pas d'autre choix donc que ronger son frein. D'autant qu'avec cette activité au Magasin 4, bénévole comme il se doit, elle s'est découverte une passion. « J'adore! Pour moi, faire les lumières, c'est faire danser les couleurs sur la musique. Et les lumières sont là pour soutenir la musique. Prenez par exemple un concert sur la Grand Place, les lumières sont magnifiques et c'est très bien fait, mais ça ne colle pas forcément à la musique. J'adore danser, j'ai ça en moi, bouger au rythme de la musique. Et donc oui, faire les lumières, c'est les faire danser sur la musique. »

Quand le Magasin 4 fêtait ses 25 ans en 2020...

Un court documentaire de Thomas De Moor : [vimeo.com/422436495](https://vimeo.com/422436495)



#musiquo-do-chambre

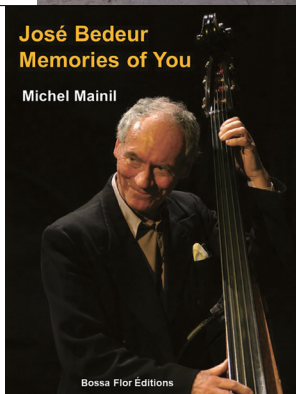
#www.lesfestivalsdewallonie.be

## Génération Classique

Les Écoles Supérieures des Arts grouillent d'activités musicales et, souvent, se créent en leur sein les formations de musique de chambre que l'on retrouve ensuite sur nos scènes. Les Festivals de Wallonie, qui soutiennent ces jeunes musiciens, développent le projet *Génération Classique* qui vise à mettre en lumière les ensembles les plus prometteurs. Quatre phases de présélection sont organisées et huit ensembles se présenteront au public au cours d'une finale qui aura lieu au PBA de Charleroi le 27 novembre 2021.

José Bedeur  
Memories of You

Michel Mainil



#mémoire-do-jazz

#livro

## José Bedeur – *Memories of you*, de Michel Mainil

Contrebassiste (et violoncelliste) né à Huy en 1934, José Bedeur est une figure incontournable du jazz belge et même d'ailleurs. On l'a vu aux côtés de nombreux artistes de renommée tout au long de ces années et plus récemment dans le quartet du saxophoniste Michel Mainil... qui lui consacre un ouvrage, le premier, qui regroupe souvenirs, témoignages, entretiens et où on y parle de musique, d'improvisation mais également de bouddhisme, de Mai 68 et de beaucoup d'autres sujets au cœur du "bedeurisme".

#girls-on-solo

#clip

## Antoine Wielemans *Sel*



Sa tête vous dit certainement quelque chose. Car Antoine est généralement derrière le micro et la guitare des... Girls in Hawaii. Il part aujourd'hui en mode solo, sur les bords de mer, avec un premier single où il est question de « *sel sur les paupières* ». Et pour la première fois de sa carrière, l'artiste est parti traîner son spleen en langue française. Une transition qui devrait plaire à celles et ceux qui apprécient les chansons d'Albin de la Simone ou celles de Bertrand Belin.

#vio-du-wob

#création-contemporaine

## Be Connect



Fractales est un jeune ensemble féru de création en musique contemporaine. Avec le projet Be Connect, il vise à créer un point de rencontre "visible" dans le processus créatif et collaboratif qui unit les auteur.e.s et les interprètes. Une manière originale de mettre en avant la musique et les créateur.rice.s belges et aussi de générer un nouveau répertoire. L'aventure sera présentée sur les réseaux sociaux lors d'un rendez-vous mensuel sous la forme de capsules vidéos dès le 27 avril.

#stop-aux-clichés

#www.popmodoles.be

## Pop Modèles



« Questionner les représentations et les stéréotypes dans la culture médiatique populaire », c'est avec ces mots que s'ouvre le site web "Pop Modèles" qui se présente comme un média numérique désireux de déconstruire les stéréotypes véhiculés aujourd'hui par la culture populaire ou ce qu'on appelle sous d'autres cieux l'entertainment. Par l'analyse critique, Pop Modèles ambitionne de mettre à jour en quoi ces clichés influent sur notre vie quotidienne et notre "vivre ensemble". Beau programme.

# En vrac...

## Décès de Rémi Confaniolieri

Disparition d'une figure du rock liégeois. Rémi Confaniolieri, bassiste de The Hype, est décédé le 24 mars 2021 à Liège, à l'âge de 42 ans. L'ancien guitariste des Kitchen Sink Drama, These Men are Black Inside et des The Winter Tyres était également connu pour avoir été le bassiste du groupe Blue Velvet. Nos meilleures pensées vont à la famille et aux proches de Rémi.

## La Confédération des Francofolies

À l'occasion de la Journée internationale de la Francophonie, La Confédération des Francofolies, créée en 2019 par six festivals "Franco" éparpillés aux quatre coins du monde, a lancé sa nouvelle plateforme. Le but de ce projet: être une vitrine pour tous les acteurs.rice.s de la Francophonie en tissant un solide réseau et ce, afin de soutenir les artistes émergents.e.s de tous les continents. 11 artistes "coup de cœur" y sont représentés.e.s pour 2021. Parmi nos compatriotes, RIVE et Glauque porteront donc fièrement les couleurs de la Belgique. RIVE, armé de son premier album, *Narcose*, réinvente en français la notion de dream pop. Les cinq Namurois de Glauque ont quant

à eux misé sur l'artisanat, les compétences individuelles et un esprit d'équipe indéfectible pour créer leur premier EP baptisé tout simplement *Glauque*.

## Val so Classic 10.000 abonnés!

La chaîne YouTube créée par Valentine Jongen a dépassé la barre des 10.000 abonnés! Val so Classic? Une chaîne web qui s'adresse à tous les mélomanes et autres "classic'addicts", c'est le concept de la YouTubeuse. À travers des capsules diverses et variées, Valentine Jongen vous emmène à la découverte du monde de l'opéra et de la musique classique, en abordant des thématiques aussi diverses que "Comment lire une partition sans connaître la musique?", "9 choses à savoir sur Beethoven" ou "Tout savoir sur la Musique de Chambre"... bref, tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le monde de la musique classique sans jamais oser le demander!



## IDLM - Intégrale de la musique

Le site a fait peau neuve

Nouvelle interface graphique, nouvelle navigation, nouveau moteur de recherche, L'intégrale de la musique (IDLM) fait peau neuve et change de look. Mis en ligne en avril, le nouveau portail IDLM se veut plus moderne, plus structuré, et plus fluide qu'autrefois. Pour rappel, l'IDLM est une base de données au service du public et du secteur musical, en accès entièrement gratuit et réunit sur un même site web de nombreuses informations sur les acteurs.rice.s et intervenants.e.s du milieu musical en FWB. Rapide, facile d'accès et d'utilisation, l'outil fait aussi valoir une nouvelle ligne éditoriale, plus que jamais connectée à l'actualité professionnelle du secteur. Aventure participative, l'IDLM offre la possibilité aux professionnels.le.s d'interagir avec l'outil via un formulaire de contact et une toute nouvelle page FB. [www.idlm.be](http://www.idlm.be)

## Décès de Roger Trigaux

Disparition d'une figure du rock prog'

Roger Trigaux, guitariste des débuts du groupe de rock progressif "in opposition" Univers Zero (1974) et par la suite membre fondateur de Present, est décédé le 10 mars 2021 des suites d'une longue maladie. C'est tout un pan de l'histoire du rock prog' belge qui s'en est allé et de près (ou de plus loin), c'est toute l'épopée Soft Machine, Magma, Art Zoyd et chez nous Arkham, Univers Zero, Present, COS... qui perd un de ses représentants. Le dernier album de Present, *Barbaro (Ma Non Troppo)*, date de 2009 (Ad Hoc Records).

## Parcours FrancoFaune

La sélection 2021

Cette année encore, le Festival FrancoFaune mue en Parcours FrancoFaune. Il a annoncé sa sélection d'artistes pour 2021: Arnaud Héron, un chanteur doux comme on aime les entendre au coin du feu, Krakenizer, dont la musique résulte de l'étrangeté de trois cerveaux rebelles et ONHA, un rappeur "bonnes vibes" au flow insolent.

Le Parcours FrancoFaune se présente comme une structure permettant à des artistes résidant en Belgique et chantant en français de bénéficier d'un accompagnement leur permettant un meilleur développement. Au programme pour les trois "pépites" annuelles: des formations, des conseils, de la mise en réseau... avant de finir avec le Saint Graal: la programmation au festival, en automne.

## Concerts-tests en Belgique

Toujours au point mort

Alors que certains multiplient les concerts à vocation scientifique, la Belgique peine à mettre en place une première campagne d'événements-tests. Pourtant, cela semblait bien parti. Début mars, le Gouvernement de la FWB donnait en effet son feu vert pour l'organisation de six concerts étudiés et encadrés scientifiquement, en vue d'envisager la possibilité d'un déconfinement culturel. Du côté de Spa, la ville, le groupe Ykons, le Centre Culturel et Charles Gardier, organisateur des Francofolies, s'associaient ainsi pour mettre en place le premier "concert-test" en Wallonie. Annoncée en grande pompe et encadrée par une équipe scientifique de l'Université de Liège, la date en question ne semble plus être à l'ordre du jour... C'est qu'un accord du Gouvernement fédéral est nécessaire pour lancer l'organisation des concerts en question. Accord qui se fait toujours attendre.

## Fund Belgian Music

Appel aux dons

Le Fund Belgian Music (FBM) est un fonds de soutien pour les artistes belges créé en juin 2020 afin de renforcer la position sociale et économique des artistes belges. Le fonds s'apprête à lancer un nouvel appel à projet et un appel aux dons. Né afin de répondre à l'impact de la crise de la Covid-19 sur les musiciens.ne.s, le FBM a pour but de soutenir financièrement la relance des projets artistiques de nos compatriotes. Après un premier appel à projet ayant eu lieu en 2020 et ayant récolté plus de 600 candidatures pour un montant total de 3,5 millions d'euros de demande, le FBM reprend du service pour 2021 et espère pouvoir aider plus d'artistes encore. En revanche, le FBM ne peut subvenir seul à toute la communauté artistique du pays et est donc en demande de financement afin de pouvoir poursuivre son action. Rendez-vous sur leur site web pour plus d'infos.

## ABY – Nouveau pôle culturel pour Forest

Le site classé de l'Abbaye de Forest (Bruxelles), en recherche de nouvelle identité depuis longtemps, devrait être rénové en pôle culturel afin d'accueillir l'Académie de musique, de danse et des arts parlés, la Bibliothèque francophone, des salles d'expositions (pour le Brass – le Centre culturel de la commune), une nouvelle salle de spectacles de 800 places, des espaces jeunesse, des locaux destinés aux associations et aux activités locales ainsi qu'un café-restaurant. Un projet dont on parle depuis plusieurs années déjà, qui réunit de nombreux intervenants financiers et dont la réalisation se jouera dans les prochaines semaines, le permis définitif n'ayant pas encore été délivré. Car le projet inquiète certains riverains qui estiment que la grande salle de spectacles prévue risque de dénaturer le site et de causer la disparition d'arbres remarquables... affaire à suivre donc !

## Annabel Lee Aux iNOUÿs du Printemps

Le Printemps de Bourges a annoncé son report (du 22 au 27 juin prochain) et aussi la liste des lauréats des iNOUÿs pour cette édition 2021. Les iNOUÿs du Printemps, c'est toujours l'occasion pour le public et pour les professionnels de prendre le pouls des tendances du moment. En 2020, Yellowstraps avait été sélectionné mais

n'avait pu y participer, à cause de la Covid. Cette année, le band Annabel Lee représentera les couleurs de la Belgique. « Grosse pression », comme le souligne le groupe sur sa page Facebook !

## Le secteur culturel dans le rouge

Selon de nouveaux chiffres publiés par la Sabam mi-avril, le secteur culturel belge vient d'enregistrer une perte supplémentaire de 41 millions d'euros. Les relevés opérés par la société belge de gestion collective des droits d'auteur.e.s, compositeurs.trices et éditeurs.trices, indiquent que la perte associée aux droits liés aux événements culturels est de 99,9% par rapport au premier trimestre de l'année dernière. Avec 135 événements organisés en 2021 contre 14.230 en 2020, l'écosystème culturel est aujourd'hui au bord du gouffre.

## Damso, roi du streaming

Damso remporte l'Ultratop Streaming Award 2020 et ce, pour la troisième fois, ont annoncé la BEA et Ultratop. Il est récompensé pour avoir été l'artiste le plus "streamé" de l'année en Belgique. Le répertoire du "Dems" comptabilise grâce à l'album QALF ("Qui aime like follow", sorti le 18 septembre 2020), plus de 53 millions de streams à lui seul.



## Report de Propulse

Du 30 août au 3 septembre

Sous réserve de l'évolution sanitaire et des décisions gouvernementales qui pourraient en résulter, le report de l'édition 2021 de ProPulse aura lieu du 30 août au 3 septembre 2021. Celle-ci se déroulera les 30 et 31 août, 1<sup>er</sup> et 2 septembre 2021, au WHall, Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre, pour des spectacles de théâtre, danse, chanson francophone, jazz, blues, musiques du monde et traditionnelles ; le 3 septembre 2021 à Flagey pour des concerts de musiques classique et contemporaine. Les artistes qui auraient dû figurer dans la programmation officielle de janvier, sur la base du travail des comités de sélection *Arts vivants* et *Musiques* restent programmés aux nouvelles dates. En ce qui concerne la programmation Off, un nouveau formulaire a été mis en ligne pour inscrire (jusqu'au 21 juin) des représentations en soirée à destination des programmateurs belges et internationaux présents à Bruxelles entre le 30 août et le 3 septembre 2021.

## Concours de Cheffe d'Orchestre

Ouverture de La Maestra

Lancé par la Philharmonie de Paris et le Paris Mozart Orchestra, le Concours de Cheffes d'Orchestre *La Maestra* se déroulera dans la capitale française du 3 au 6 mars 2022. Pour participer à la deuxième édition de cette compétition internationale, les candidates ont jusqu'au 3 septembre 2021 pour s'inscrire sur le site web de La Maestra. Si de plus en plus de cheffes ont de belles carrières, les discriminations à leur encontre sont encore d'actualité. En effet, seuls 4-6% des chef.fe.s d'orchestre programmé.e.s dans les institutions musicales en Europe sont des femmes. Animée par une volonté de changement, *La Maestra* s'est déroulé pour la première fois en 2020 réunissant 220 candidates issues de 51 nationalités différentes. Le but ? Susciter des vocations, fédérer le monde musical international en faveur des cheffes d'orchestre, et offrir aux plus jeunes un soutien dont elles n'ont souvent pas pleinement bénéficié au cours de leur formation. Les noms des 14 candidates sélectionnées seront dévoilés le 24 novembre 2021.

## Un marché musical belge en mutation

Explosion du streaming

Le streaming explose, le vinyle résiste. En 2020, l'industrie musicale a souffert d'une année compliquée en raison de la pandémie de la Covid-19, mais le streaming a su se démarquer, à l'instar du vinyle. Après une jolie croissance de 8% du marché musical belge en 2019, celui-ci traverse actuellement une période attendue de stagnation... mais un changement considérable est également observable : celui de l'explosion du streaming. On le sait de plus en plus dominant sur le marché qui se numérise et il a presque doublé son chiffre d'affaires en l'espace de 3 ans, passant de 48% de parts de marché en 2017 à 80% en 2020. Le streaming représente aujourd'hui 74% du chiffre d'affaires total de la musique en Belgique. L'industrie vinyle, quant à elle, résiste à cette mutation. En 2020, le vinyle représentait environ 31% des ventes physiques contre 23% en 2019. Une belle victoire pour le plus ancien format musical de l'industrie !

## Étude sur la filière des "Métiers des musiques actuelles"

État des lieux

À l'automne dernier, ST'ART Invest lançait son appel à projets "Rayonnement Wallonie" dont un des trois volets était consacré à la structuration de filières professionnelles, en Wallonie, dans le champ des industries culturelles et créatives. Lauréat de cet appel à projet, un consortium constitué du CCMA – Comité de Concertation des Métiers des Musiques Actuelles (comité regroupant les fédérations professionnelles du secteur et l'ensemble de leurs membres), des centres de recherche METICES (ULB) et Segefa (ULg) lancent une étude d'envergure d'une durée d'un an sur la filière des musiques actuelles. Cette étude vise à réaliser un état des lieux des acteurs du secteur, de leurs relations et des rapports économiques et sociaux qui les sous-tendent afin d'identifier les difficultés systémiques auxquelles ces agents sont confrontés au quotidien. À partir de cette photographie, l'étude espère mettre en évidence des priorités d'actions pour garantir un développement du secteur musical innovant et une diffusion cohérente, solide et pérenne. Affaire à suivre.

Autres infos à découvrir sur [larsonmag.be](http://larsonmag.be)



© ROMAIN GARCIN

# 10ans

# nouvel-album

# L'Or du Commun

## Brille même la nuit

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

Fort de l'excellent single *Négatif*, L'Or du Commun retrouve son mojo et le devant de la scène avec un troisième album d'excellente facture. Un disque en forme de crépuscule baptisé *Avant la nuit*, à la trame presque cinématographique et à la production résolument moderne, où les rappers Primero, Loxley et Swing affichent une forme olympique. Rencontre avec le trio dans son repère ixellois.



**D**emain, cela fera une décennie que L'Or du Commun distille ses notes dans les couloirs et sur toutes les estrades du rap belge. Et un petit moment déjà que la bande n'avait plus sévi de concert. Dans l'intervalle, chacun a vaqué et fut bien occupé : Swing signait un très bon second EP intitulé *Alt-F4*, Primero s'offrait une parenthèse de douceur au rythme de *Serein* et Loxley sauçait nos fins de week-end sur les ondes hertziennes du service public... Mais, loin d'être enterré, le désormais trio (depuis le transfuge de Félé Flingue vers Le 77 en 2016) nous revient aujourd'hui les poumons gonflés d'envie et le carnet de rimes chargé à la chevroline, signant sans doute avec *Avant la nuit* sa meilleure plaque à ce jour.

**Trois années ont passé depuis votre dernière sortie... En dehors du nouvel album et de porter des masques, vous avez fait quoi ?**

**Primero :** Ces deux dernières années, en parallèle de *Avant la nuit*, on a tous mis un pied dans des projets personnels également... Donc, on n'a pas stagné. De plus, notre studio est prêt et nickel désormais et on y travaille beaucoup.

**Quid de ce studio où nous sommes justement...**

**P. :** Les bureaux de notre management sont installés ici depuis toujours et on y a écrit un tas de morceaux déjà... Mais, à l'époque, l'espace n'était pas encore aménagé, nous avions du matériel d'appoint seulement, là c'est devenu un vrai beau studio bien équipé. Pendant la période de confinement, chacun en a profité pour bosser un peu en création à la maison et le label (*Labrique*, - *ndlr*) en a profité de son côté pour mettre la main à la pâte et se doter d'un studio professionnel, qui aujourd'hui nous sert énormément.

**L'enregistrement de *Avant la nuit* s'est fait ici ?**

**Loxley :** On n'a pas enregistré le nouvel album ici – ce n'était pas encore prêt – mais dans différents spots entre Paris, Bruxelles et les Ardennes. On a écrit et réalisé une bonne partie des nouveaux morceaux, au Gam Studio, du côté de Malmédy. Au final, nous sommes restés six semaines là-bas et sans doute qu'on y retournera. Ce studio-ci, lui, va servir pour la suite...

**Vos aller-retour entre Belgique et France étaient fonction des différents producteurs qui ont collaboré au projet ?**

**L. :** *Sapiens* (2018) et *Zeppelin* (2017) ont tous les deux été entièrement produits par Vax1 (*beatmaker lyonnais*, - *ndlr*). Cette fois, on a vadrouillé pour élargir l'horizon au niveau de la production. Du coup, pas mal de gens se retrouvent dans l'album, la plupart étant basés à Paris mais aussi plusieurs Belges... Il y a Mems, Seezy (complice de Vald), Twenty9, les gars de Maison Antares, toujours Vax1 qui a apporté sa touche encore, Young Fresh (jeune talent noir-jaune-rouge), Dolfra ou encore PH Trigano et Phasm, qui en ont fait beaucoup et travaillé sur la direction artistique du disque.

**P. :** En gros, on a travaillé par résidences... Chaque fois, on bloquait une semaine ou plus pour se concentrer sur le projet et l'un ou l'autre titre. Une fois c'était dans un studio à Paris, une autre fois dans une maison qu'on louait en Flandre ou en Wallonie (Bierges, Hoeilaart, etc.), tantôt pour rencontrer des beatmakers et enregistrer, tantôt pour se consacrer à l'écriture des morceaux.

**Si L'Or du Commun a toujours été, en Belgique, dépositaire d'un certain son old school, on perçoit ici plus que jamais une volonté de modernité.**

**L. :** Avec Vax1 déjà, cela avançait vers quelque chose de plus hybride. Même si j'ai l'impression que cela s'entend malgré tout dans notre rap, dans nos flows, qu'on vient de là. Côté production, notre son a évolué, c'est sûr... Mais pour moi, la frontière entre ce qui est Boom bap et ce qui ne l'est pas est de plus en plus ténue. Il y a surtout une différence de générations

entre ce qui se produisait hier sur la base de samples et ce qui est quasiment entièrement composé aujourd'hui.

**P. :** En France, un gars comme Rim'K est toujours dans le jeu et a réussi à se recycler sans se travestir. Progressivement, il s'est aventuré sur un terrain plus moderne, a collaboré avec de jeunes producteurs, s'est même essayé à l'autotune. Qu'on aime ou pas, c'est quelqu'un qui a réussi à rester dans la course, à l'instar d'un Oxmo ou d'un Booba. Nous ne sommes pas encore des anciens comme eux, mais il est clair que L'Or du Commun a un ADN Boom bap. On a commencé la musique en s'inspirant du rap des 90's et ce pedigree-là ne disparaît pas. Mais, aujourd'hui, il y avait une vraie volonté de revenir avec quelque chose de frais... L'album est beaucoup plus produit, comporte davantage de chant. Et le côté ancienne école est moins perceptible que sur nos précédents projets.

**Loxlog**

« On ne parle pas forcément de nos vies, mais plus volontiers de sentiments humains et de sujets plus intimes. »

**Vous avez toujours été un groupe qui écrit et a des choses à dire. Lesquelles dans *Avant la nuit* ?**

**P. :** D'abord, on a essayé de parler sur de nous. De poser un regard introspectif, plutôt qu'un regard sur la société en général, comme c'était le cas sur *Sapiens*. Ensuite, ce n'était pas forcément réfléchi à l'avance. On entamait des morceaux et ce qui sortait de nous était forcément teinté de ce que l'on vivait à ces moments-là. Et comme l'écriture a couru sur presque deux ans... Plus tard, en réécoutant, on s'est rendu compte que certaines thématiques revenaient beaucoup. Des observations sur les différents moments et ambiances de la journée, ce à quoi l'un et l'autre les rattachaient. Du relationnel aussi, que ce soit amitié, amour ou famille...

**L. :** Sans que ce soit un album autobiographique pour autant... On ne parle pas forcément de nos vies, mais plus volontiers de sentiments humains et de sujets plus intimes.

**Swing :** Le sujet peut être identique, c'est l'angle pour l'aborder qui diffère et se révèle plus personnel... Là où on avait tendance à être plus scolaire dans le passé, à développer un thème de manière parfois trop systématique. Ici, l'approche est plus spontanée. Le message toujours dense, mais moins lourd.

**Le choix du titre *Négatif* comme single peut surprendre dans le chef d'un groupe dont l'image au contraire est plutôt souriante et positive.**

**L. :** Ce que dit ce morceau finalement, ce n'est pas que nous voyons le monde de façon négative, mais plutôt en négatif, c'est-à-dire l'envers du décor, entre les lignes... Le clip est assez sombre, mais comporte une touche de couleur, qui du coup prend tout son sens. L'aspect visuel était très présent dans nos têtes au moment d'écrire, en cela cet album se démarque aussi dans sa confection.



Sur l'album, on croise deux fois votre éternel complice Roméo Elvis (Banane, Pollen), mais aussi Caballero, une brève incursion de Zwangere Guy et une charmante visite de Lous & the Yakuza...

L.: Roméo et nous, on a eu des carrières très proches mais jamais vraiment simultanées. Du coup, la question de quels projets prioriser ne s'est jamais vraiment posée pour lui à mon avis... Il est chaque fois motivé à l'idée de venir poser et nous, toujours ravi de l'inviter. Puis, ce côté familial fait partie de notre ADN et de celui de rappers comme JeanJass & Caballero, qui ont émergé comme nous au début des années 2010. Tout le monde a rappé ensemble, fauchés à une époque, et même si certains en vivent maintenant, ça soude les gens... C'est très bruxellois aussi je crois. Lous c'est la "mif", une fois encore, et depuis des années... Donc la collaboration s'est faite naturellement.

P.: J'ai vécu avec Lous un certain temps, Rob aussi la connaît depuis longtemps... En revenant de résidence, je lui faisais souvent écouter des sessions et elle a eu une affection particulière pour ce morceau (*Sable*, - ndr). En vrai, il collait parfaitement à son univers, donc on a décidé de le réaliser ensemble. Il y a certainement d'autres artistes francophones avec qui on pourrait avoir envie de collaborer mais finalement, la simplicité a aussi quelque chose d'attirant et on a voulu faire les choses spontanément, avec les personnes et les forces qui nous entourent.

### Primero

« J'ai l'impression qu'avec les grandes crises, il y a toujours de grands éveils... »

Et au niveau des thématiques, y en a-t-il que vous auriez voulu aborder sans avoir pu le faire ici ? Une petite chanson sur la Covid peut-être... ? (sourire)

L.: On a tout mis dans cet album... Je pense que si un sujet nous est cher ou urgent, il s'y retrouve forcément.

P.: Il y aurait matière à écrire des morceaux sur cette crise... Parce que l'on vit quelque chose de très particulier, qu'on le vit tous en même temps et que c'est intense. Mais, en effet, en fonction de ta finesse et de ton angle de vue, cela peut soit devenir un morceau intéressant, soit quelque chose d'ultra beau. Dans l'album par contre, certains morceaux qui n'en parlaient pas à la base ont fini par résonner avec ça. Des thèmes comme la solitude ou l'entraide prennent une autre dimension dans un tel contexte. Cela s'est fait sans que ce soit prémédité, notamment un morceau sur la scène qui a pris tout son sens.

S.: Je pense aussi que nous ne sommes pas encore à même de bien comprendre ce qu'on est en train de vivre. C'est en tout cas comme ça que je le ressens, certainement à l'époque où nous étions en train de finaliser l'album. Du coup, ça semble compliqué de traiter le sujet sans savoir l'impact que cela aura sur nos vies, dans 10 ans par exemple...

D'autres profitent de la crise, d'autres la subissent de plein fouet, certains y décèlent du positif là où la plupart n'y voient que du négatif... Les ingrédients d'un débat passionnant pourtant...

L.: Personnellement, j'ai l'impression que toutes les discussions, toutes les réflexions vers lesquelles on va aujourd'hui sur le sujet sont nauséabondes. Les pôles et les extrêmes existent toujours mais le cercle s'élargit et le débat public brasse de

plus en plus d'idées contradictoires, d'idées "court-circuit"... Avant existaient encore les notions de vérité et de mensonge. Aujourd'hui, on n'a plus aucun repère et de moins en moins de personnes savent à quoi se raccrocher. Swing a raison, on ne sait pas encore ce qui se passe dans la société. Dans quelques mois ou années, ça va devenir très palpable.

S.: Je me souviens qu'à l'époque où a débarqué le virus, j'étais en train de défendre et promouvoir mon EP. Et, à un moment donné, je refusais toutes les interviews parce que je ne me sentais pas d'essayer de vendre un disque en temps de crise... J'avais l'impression d'être sur un bateau qui coule en train de dire « Vous voulez un donut les gars ? ». Tout ça pour dire que la perception des événements change et évolue et qu'il faudra le temps du recul pour tout capter.

P.: Je serai un peu moins tranché. J'ai l'impression néanmoins qu'avec les grandes crises, il y a toujours de grands éveils... Que cela perturbe les gens dans leur quotidien, avec des conséquences parfois terribles – et clairement nous trois ne sommes pas du tout les plus touchés par tout ça –, mais que ça réveille aussi des élans de solidarité et bouscule les choses positivement parfois. L'adversité provoque la conscientisation, il y a quelque chose de cet ordre-là.

### Swing

« Je pense aussi que nous ne sommes pas encore à même de bien comprendre ce qu'on est en train de vivre. »

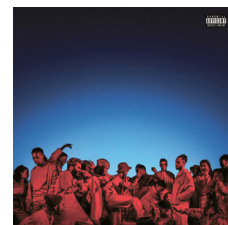
En 2022, L'Or du Commun fêtera ses 10 ans. Une décennie de carrière, c'est toujours le temps de la célébration bien sûr mais aussi celui des bilans.

S.: On sort *Le Chill 3* (rires). Dix ans, ça paraît énorme, surtout à nos âges. La tranche 18-30 ans, c'est là que beaucoup se passe et se joue, là que tu prends ton envol et tes responsabilités, que tu deviens adulte et que tu choisis quel genre de vie tu veux suivre... clairement, L'Or du Commun m'a accompagné tout au long du trajet et j'ai l'impression que le groupe était là pour chacune de ces décisions importantes.

L.: C'est vrai qu'on a tout appris avec L'Or du Commun. Et on a tout mis sur la table, avec une énergie très spontanée dans notre façon d'entreprendre les choses. C'est drôle parce que c'est passé vite et, à la fois, ça donne l'impression d'avoir duré deux ou trois vies. On le sait, le temps se dilate parfois étrangement. C'était un pari qu'on a fait et refait plusieurs fois, parce que les plans et les trajectoires changent parfois, jusqu'à ce que soudain ça devienne concret et que l'on puisse en vivre. Mais oui, on fera une belle fête pour marquer le coup l'an prochain.

## L'Or du Commun Avant la nuit

Labrique





©DANIIL ZOZULYA

# rap-intime

# vrai-premier-album

# Peet

TEXTE : NICOLAS CAPART

Soldat émérite du trio légendaire 77, Peet revient charmer nos écoutilles en solitaire. Un rappeur nouveau, dont la sérénité et l'enthousiasme nous ont contaminés sans peine et ce, en dépit des gestes barrières. Il nous parle de *Mignon*, un bébé dont il est – à raison – plutôt fier.

Nous avons quitté Peet et ses acolytes Morgan et Félé Flingue sur une terrasse du Parvis de Saint-Gilles au printemps 2019, une époque qui semble aujourd'hui si lointaine et abstraite, au moment de la sortie d'*ULTIM*, troisième et dernière plaque en date du 77 et que le trio s'appretait à emmener sur la route des festivals. Une tournée estivale qui se prolongea à la rentrée puis à l'hiver, avant d'être mise au tapis par la pandémie.

Aujourd'hui, le 77 n'est pas encore enterré mais est un peu en sommeil et Peet s'offre une belle échappée le temps d'un premier véritable LP, ponctuant, avec la manière, ses travaux solos passés. *Mignon*, de son vrai nom – certaines choses ne s'inventent pas –, c'est ainsi que le rappeur bruxellois l'a sobrement intitulé. Quatorze titres, quatre singles (*Out*, *Keke*, *Plus Fort*,

*Rêves*) et trois invités (Swing, Morgan et Zwangere Guy) pour une plaque des plus réussies, intime et aboutie, qui confirme si besoin la largeur d'épaules du dénommé Pierre Mignon.

« La sortie de mon album était prévue il y a un an, mais la crise a retardé sa publication. Ça m'a permis de sortir un EP avec Morgan dans l'intervalle, *PEPER*, en juin 2020. Cinq titres façonnés avec mes abonnés. Chaque lundi, j'organisais un live sur ma page durant lequel on fabriquait un morceau ensemble. J'ai rencontré plein de gens très intéressants comme ça, dont mon saxophoniste, devenu ami depuis et qui se retrouve sur l'album aujourd'hui. »

Peet

« Je considère Mignon, comme mon premier véritable album. »

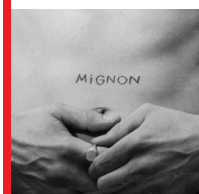
Après *Peete* (2017) et *Mecman* (2018), la trajectoire solo de Peet connaît enfin une suite. « *PEPER* aura été une parfaite transition vers Mignon, que je considère comme mon premier véritable album. C'est le premier à sortir en vinyle, le premier vrai bel objet. Le premier où je me suis vraiment livré aussi... L'impression que tout ce que j'ai réalisé avant était un entraînement pour en arriver là, sans pour autant renier *Mecman*, qui avait sa couleur déjà. Puis, je fais mes instrus, je m'enregistre moi-même. Il y a d'autres beatmakers, mais j'ai signé la moitié des prods. »

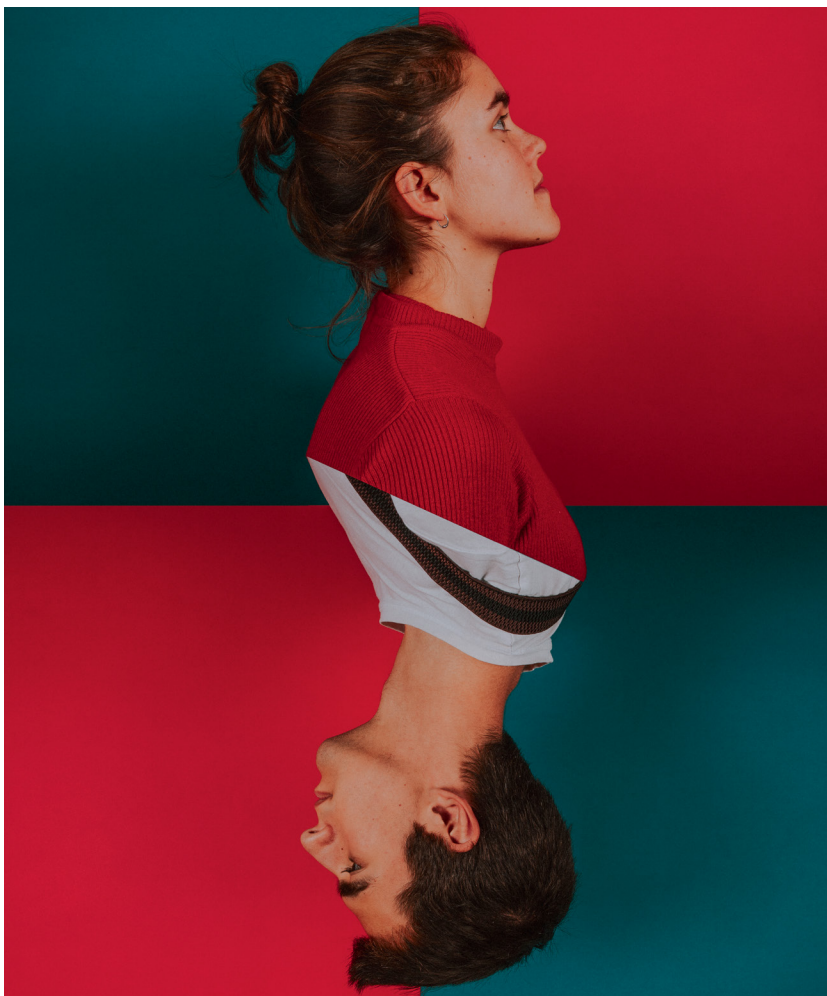
Des talents de producteur, un atout non négligeable qu'ils ne sont pas nombreux en Belgique à pouvoir combiner avec l'art de rapper (Hamza ou JeanJass font partie de ce cercle fermé). Du reste, Peet s'appuie sur l'incontournable Morgan – « lui sera de tous mes projets » –, Phasm, l'Anversois Beatgrinders, le Bruxellois Negdee (proche de Krisy), le Français Lucci ou le Québécois Fouki côté production, sans oublier l'ombre de PH Trigano (membre du collectif Bon Gamin) au-dessus de l'ensemble du disque. Le ton est éclectique, l'ambiance très musicale, et les instruments (clavier, piano, saxo, basse, guitare, batterie) s'immiscent à l'envi entre kicks et snares.

Comme à la récré, Peet semble s'éclater, libéré du statut d'amuseur du vaisseau 77. « Il y a toujours eu une volonté de faire de la musique seul, chaque membre le sait. J'adore ce qu'on a fait avec Le 77, mais mon projet n'a rien à voir... À l'écoute, on reconnaît forcément ma voix et cela évoquera le groupe à ceux qui l'écoutaient (comme *Kéké* ou *Flemmard de qualité*, – ndr). Mais le crédo du 77 c'était avant tout faire du fun ! Ici, ma démarche est différente, je vais au-delà. »

Plus d'écriture, d'intime et d'honnêteté en effet, au service de morceaux faussement naïfs (le titre *Pierrot*) qui souvent touchent la corde sensible. À l'instar de *I7*, évoquant à cœur grand ouvert la disparition de sa mère. « Cela m'a permis de restituer et transmettre cette émotion, ça exorcise, ça fait du bien... J'avais écrit d'autres morceaux qui n'ont pas abouti finalement car ils me submergeaient. C'est important de donner de l'émotion mais il faut la gérer, trouver l'équilibre pour être bien compris. » Très vrai... Et, en l'occurrence, le message est passé.

Peet  
Mignon  
Universal





# révolution # pop © LLYWELYN NYS

# Coline & Toitoin

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Elle, c'est Coline, voix formée au chant lyrique et plume trempée dans l'onirisme. Lui, c'est Antoine, pianiste, producteur un peu geek et grand passionné de soundtracks. Après une dizaine de morceaux boostés sur YouTube, ce binôme dans le vent publie son premier EP *Soma*. Portrait.

Coline & Toitoin comme nom de groupe, ça montre qu'il y a toujours une grosse part d'enfance chez vous. On se trompe ?

Coline : Par boutade, on disait dans nos premières interviews que nous étions cousin, cousine. La vérité, c'est qu'Antoine et moi fréquentions la même crèche à Watermael-Boitsfort. Nos parents sont toujours restés en contact. À l'adolescence, Antoine et moi avons commencé à échanger sur Facebook et on s'est rendu compte que nous étions tous les

deux passionnés de musique. Coline et Toitoin, ce sont nos noms, ça souligne notre complémentarité artistique, mais également l'importance de la part de rêve et d'enfance dans notre projet. Antoine signe des instrus qui sont influencés par son rapport au cinéma. Sa musique est très imagée. Moi, dans les textes, je suis dans l'abstrait et les métaphores. Tout ça a du sens.

Pour composer les sept chansons de *Soma*, avez-vous suivi la même démarche que pour les morceaux que vous postez sur YouTube depuis 2019 ?

Pour nos premières chansons, on fonctionnait en "ping-pong". Antoine ou moi arrivions avec une idée, on la travaillait à deux et quand nous étions satisfaits, on la publicait. C'était une démarche très spontanée. Pour le EP, nous avons dressé au préalable une liste de tout ce qu'on voulait intégrer. On voulait pour la première fois un morceau en français qui est devenu *Lâchez-moi*. On souhaitait un morceau dancefloor (*Under My Arms*), un titre avec du vocodeur (*Over*), des mots qui reviennent plusieurs fois... C'était plus contraignant comme méthode de travail, mais nous avons relevé le challenge. Quant au titre *Soma*, il nous a été inspiré par la lecture du roman d'anticipation *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley que nous avons lu durant le premier confinement. Sa description d'une société dystopique, avec toutes les limites qu'elle peut avoir, a pris une autre dimension avec la situation vécue pendant le lockdown.

Vous avez tous les deux une formation académique. En quoi vous aide-t-elle pour votre projet pop ?

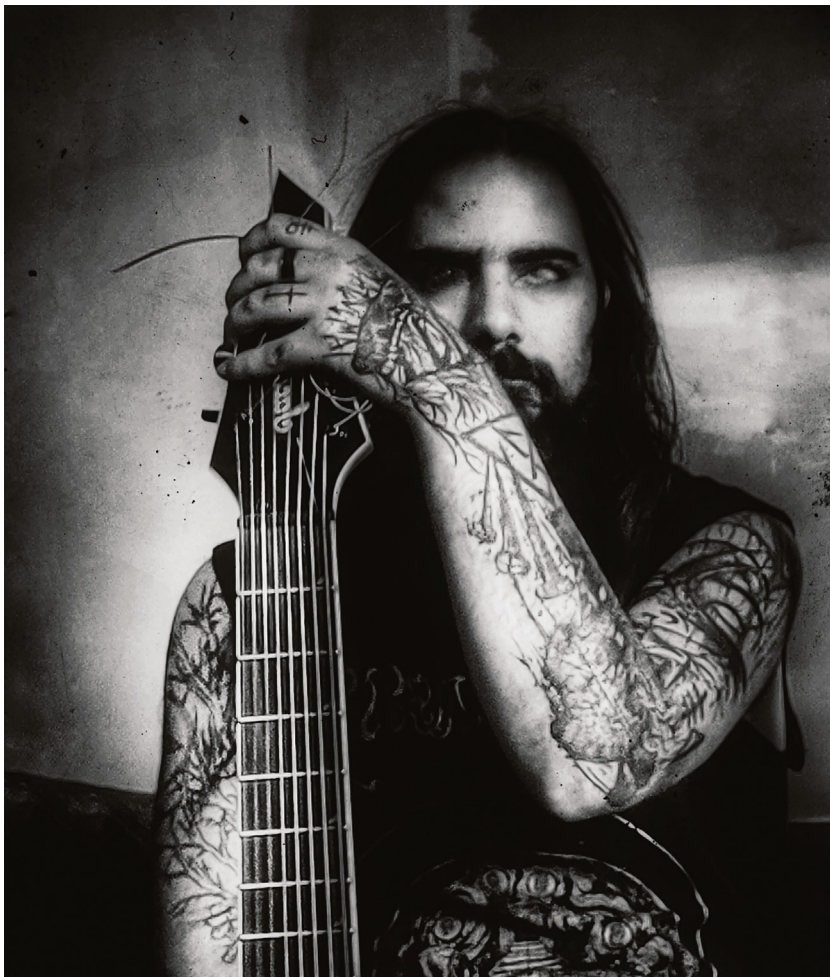
Les techniques du chant lyrique m'ont permis de découvrir toutes les dimensions du chant. Petite, j'ai aussi participé à beaucoup de comédies musicales. Cet apprentissage me permet de mieux comprendre et d'appréhender plus facilement les nuances que je veux mettre dans ma voix. Antoine joue du piano depuis l'âge de cinq ans. Il a appris lui-même sur tutoriels les techniques de la MOA (*Musique Assistée par Ordinateur*, - nldr) et a étudié la composition de musique de films au Conservatoire de Mons. Si on réunit ces acquis, les possibilités de faire avancer notre projet sont nombreuses.

Votre projet s'est construit à deux dans une chambre, sans la moindre structure professionnelle autour de vous. Vous allez démarcher des labels ?

Ça s'est fait naturellement. Notre bagage technique nous permettait de faire de la musique à deux en toute liberté et sans aide extérieure. Dès qu'un morceau était fini, on pouvait tourner un clip avec peu de moyens et le poster. On aimait aussi ce côté bricolo et multitâches. Au début, je faisais aussi le boulot d'attachée de presse alors qu'Antoine gérait la comptabilité de notre asbl. Mais quand ton projet évolue, tu as forcément moins de temps à consacrer à la musique car il y a plein de trucs à gérer à côté. Nous sommes désormais entourés. Pour les labels, on a eu la chance d'être approché. Nous sommes en discussion, on sent que nous franchissons une étape avec la sortie du EP.

Quel artiste fait l'unanimité au sein de votre binôme ?

Finneas O'Connell, le frère de Billie Eilish, pour son côté touche-à-tout.



# metal&more

# infatigable

© I BREATHE NEEDLES

# Déhà

TEXTE : ISABELLE BONMARIAGE

Avec 36 albums sortis en 2020, le Belge Déhà fait un peu office d'extraterrestre dans le milieu musical. Derrière cet obsédé de la musique (c'est lui qui le dit), se cache un multi-instrumentiste autodidacte et un producteur pour qui la musique au sens large (de l'électronique au black metal) résonne comme un appel à la vie. En solo, en groupe ou de manière anonyme.

La musique, c'est tout pour Déhà (c'est son nom d'artiste et celui de son principal projet du moment). Absolument tout. Au-dessus de tout. « Sans elle, je ne pourrais pas parler, ni exister, pré-cise-t-il. J'ai besoin de m'exprimer, que ce soit en crachant une haine primaire ou en faisant de la mélodie positive. La musique m'aide, vu que c'est la seule chose que je peux faire bien. »

Et pour en faire, il en fait... et beaucoup, vous l'avez compris. Actif dans une vingtaine de groupes\*, Déhà est aussi régulièrement invité à collaborer en guest ou en session avec d'autres groupes. Certains projets sortent en autoproduction, d'autres encore sur des labels.

Depuis l'âge de 4 ans (il en a aujourd'hui 36), il écoute beaucoup de musique. Vers 15 ans, son voisin guitariste lui montre quelques bases, pour qu'il puisse se débrouiller. La bête est lâchée ! Déhà poursuit son apprentissage de manière autodidacte avec ses projets Merda Mundi, Yhdarl, Aurora Borealis, Slow et des bribes de ce qui allait devenir Imber Luminis.

Surfant clairement sur la vague du metal extrême, l'artiste propose aussi de l'ambient, de l'électro, du rock... voire du mainstream et des chansons de Noël. Il explique : « La Musique, j'insiste sur le M majuscule, c'est génial. Tous les styles sont géniaux. Il y a toujours quelque chose à en sortir, à prendre, à plonger dedans. Il faut juste s'ouvrir l'esprit, écouter. Et pas qu'avec ses oreilles, aussi avec son cœur. »

Pur autodidacte, Déhà se décrit comme un piètre multi-instrumentiste mais il se sent à l'aise à la basse et au chant. C'est d'ailleurs le chant qui lui permet d'expulser le plus violemment, le plus directement, une bile sale ou une vraie émotion. À ses yeux, le chant c'est le summum de l'émotion, une mise à nu totale, là où il n'est pas permis de faire semblant. « Ce que j'essaie de faire à travers la musique, c'est aider les gens à comprendre qu'on doit se battre pour aller mieux, pour guérir. Qu'il faut aider les autres. Qu'il faut être assoiffé de savoir et de connaissance, arrêter d'être ignorant. Il faut donner aux autres. »

D'abord compositeur, il est aussi producteur, dans son propre studio, l'Opus Magnum Studios à Bruxelles, où il a produit notamment Wolvennest et La Muerte. C'est son job. Il se souvient de ses débuts. « Quand j'étais en Bulgarie, en 2013, je travaillais souvent de chez moi mais j'allais toujours en studio pour enregistrer voix et batteries. Au final, j'avais fait un deal avec le mec sur place. En revenant en Belgique, en 2017, je savais que c'était ça que je voulais faire. Du moins, m'y donner le plus possible. » La production est donc une autre facette de la musique qu'il affectionne particulièrement. « Produire, poursuit-il, c'est devenir ce membre extra d'un groupe, pour créer, amplifier, sublimer leur son, leur aura. Et c'est tellement gratifiant quand tu as pu aider un groupe à trouver sa place, à se démarquer dans un monde saturé d'autres bands. »

Déhà propose la quasi-totalité de ses productions gratuitement sur Bandcamp. Parce que la musique doit être accessible à tout un chacun. Il aime donner le choix, laisser les gens apprécier (ou pas) et faire des donations (ou pas). D'autant plus que tout est souvent disponible en piratage sur le web, quelques jours après la sortie.

Et si on veut découvrir l'univers de Déhà, on commence par quoi ? « Il y a l'album Cruel Words qui est presque mon magnum opus cette année. J'en suis heureux. Par le Sang et la Fin est aussi un album dont je suis ultra fier mais il n'est pas des plus accessibles pour le grand nombre. Je dirais aussi Music For Road Trips qui est un morceau très ambient, limite joyeux. C'est rare que je sorte des trucs du style. La suite d'Ave Maria d'Yhdarl, que je considère comme mon chef d'œuvre absolu, sortira cette année sous le nom "Déhà". » Vous avez l'embarras du choix !

\*Déhà est actif dans : Aardling, Absit Omen, Acathexis, Alenda, Aurora Borealis, Auto Destruction Needed, COAG, Coma., Cult of Erinyes, Déhà, Detrvire, Dropdead Chaos, ExcuseExcuse, God Enslavement, Imber Luminis, Khel, Maladie, Merda Mundi, Nadddir, Noise of Death, Silver Knife, Slow, Sorta Magora, The Penitent, We All Die (Laughing), Wolvennest, Yhdarl.



©MANUGO PHOTOGRAPHY

# stoner

# science-fiction

## Tars

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

L'album *90% of Honesty* est sorti en vinyle le 30 avril sur un label créé pour l'occasion. Retour vers le futur avec Damien Polfliet, l'intelligence bien humaine derrière ce projet.

Nous vous en parlions dans notre numéro de mars 2020, Tars, projet instrumental basé sur un film de science-fiction, mené de A à Z par Damien Polfliet, voyait le jour sur les plateformes numériques. « Quand on l'a sorti via bancamp, on a directement eu de nombreuses demandes pour un support physique. Pourtant ces personnes avaient déjà acheté la version numérique... Dans ce style musical alternatif, le public est demandeur d'un bel objet. » Parallèlement à cette sortie physique, Tars rejoint un tout nouveau label créé par Christophe Davenne, l'un des guitaristes du projet. Music from Space and more a donc été créé spécialement pour le groupe mais aussi pour accueillir d'autres projets musicaux. « L'idée de départ c'était d'avoir plus de crédit vis-à-vis du milieu, de la presse et des organisateurs de concerts. Le but c'est d'y accueillir les prochaines créations de Tars et de fédérer un collectif qui rassemblera les productions d'amis musiciens ». Mais revenons à l'album. Dans un style plutôt stoner, on y retrouve des ambiances proches de Tool et de Cult of Luna avec des montées en puissance bien orchestrées. Et pour cause, Damien est avant tout ingénieur du son, sa musique il la voit

comme la création de matière sonore : « J'habille vraiment mes morceaux sur les riffs que ce soit de la guitare, de la batterie ou du synthé, il n'y a pas de processus systématique. Je ne suis pas un grand instrumentiste, j'ai des sons en tête. Interstellar c'est mon film de référence mais c'est aussi un prétexte, Tars c'est un peu une BO, celle de ma vie à ce moment-là. » Damien est d'ailleurs en train d'écrire un deuxième album, basé sur un autre film de science-fiction dont nous ne dévoilerons pas le nom, histoire de laisser planer le mystère. « Souvent j'ouvrais ma session Pro Tools, j'y mettais un titre et je bouclais le morceau en une soirée. J'avais 14 tracks et j'en ai gardé 11. Pour les connaisseurs du film ce n'est pas un hasard... » La musique de Tars, c'est comme une peinture avec ses côtés sombres, d'autres colorés ou même simplement en noir et blanc. Grâce à la magie du web, le projet a séduit tant un public métal que des fans de musique instrumentale, en Belgique et un peu partout dans le monde. Tars c'est aussi un groupe complet que l'on pourra écouter en live très prochainement... du moins on l'espère. En attendant si vous voulez les découvrir sur scène, un concert enregistré au Centre culturel d'Éghezée est disponible sur la page Facebook du groupe.



©DR

# EP.en.octobre

# pop

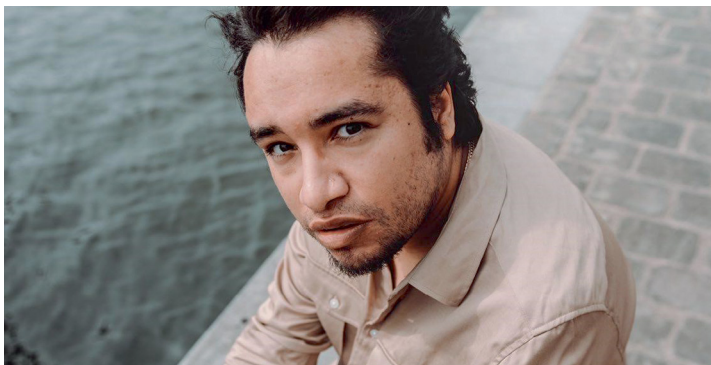
## Ykons

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Après un premier album, *Reflected*, sorti en 2019 et un an et demi de concerts, Ykons reviendra avec un EP 5 titres. Le premier single *Sequoia Trees* est déjà sorti le 8 janvier dernier.

C'est un EP différent tant dans la conception que dans la réalisation, nous explique Renaud Godart, le chanteur du groupe : « Quand on a décidé de composer ces nouvelles chansons, on ne pouvait plus se voir "en vrai". On a donc bossé chacun de notre côté. Cette fois-ci, nous sommes partis des mélodies de chant et nous y avons greffé la musique. » En effet, dès mars 2020, le groupe a dû s'adapter comme tant d'autres. La tournée qui devait débiter a laissé beaucoup de temps pour la création. Le résultat est là avec des titres comme *Lights up*, fédérateur et positif ou *Belong to you*, une ballade aux accents folk. Mais pourquoi un EP plutôt qu'un album ? « Avec la pandémie, les enregistrements de tous les groupes ont été mis entre parenthèses et reportés. Quand les studios ont été à nouveau accessibles, il restait peu de disponibilités pour enregistrer. Sortir un album maintenant, c'est très inconfortable puisque on n'a pas l'occasion de le défendre... » Thibaud Demey, musicien et directeur artistique (Mustii, Lost Frequencies), leur a prêté main forte : « On rêvait depuis longtemps de faire des singles avec Thibaud. C'est une autre façon de travailler les titres que pour un album. » Cet EP ne sera

pas nécessairement taillé pour le live : « Avant, on composait de la musique pour être sur scène. Maintenant on considère une chanson comme une entité propre qui peut avoir 2 formats : album et concert. » Le groupe devrait renouer avec le live lors d'un concert test organisé en collaboration avec l'ULg, pour la mise en place du protocole. « C'est plus qu'un concert, c'est une expérience scientifique. Il y aura peut-être d'autres artistes pour prolonger le spectacle afin d'en faire un vrai événement culturel en "présentiel" avec un public limité bien sûr. » Reste encore à organiser l'accueil du public, le type de test et la durée du concert... Affaire à suivre, car à l'heure de boucler ce numéro, le Gouvernement fédéral n'avait toujours pas validé l'opération ! Enfin Ykons compte désormais des auditeurs français puisqu'à leur grande surprise, *Sequoia Trees* est entré dans la programmation de RTL 2. « Cela s'est fait tout naturellement, on n'a pas du tout démarché les médias français mais on va peut-être le faire à l'avenir... » Pour l'heure, le second single, *Time*, sera disponible le 15 mai. La sortie de l'EP et la release party prévue fin mai à la Madeleine sont... reportées au 16 octobre 2021. Il en faut de la patience...



©ZEB COUNE

# album

# pop

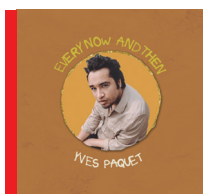
# Yves Paquet

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Des plages de Porto Alegre aux Fagnes, l'auteur-compositeur a suivi un parcours atypique qui nourrit un premier album aux couleurs pop.

**D**es origines brésiliennes, une éducation en langue allemande dans les cantons de l'Est, des débuts dans les sphères house/drum & bass et, référence ultime sur laquelle il insiste, *Blackout*, le cinquième album studio de Britney Spears en 2007. « Bien que considérée comme une artiste mainstream, elle a pris le risque de n'y inclure aucune ballade. Chapeau Britney ! » Pas de doute, Yves Paquet a un profil aussi atypique que ses influences. Et ce n'est pas pour nous déplaire. Sur son premier album *Every Now and Then*, il ne propose que des morceaux up-tempo. Entre le souvenir d'un premier amour de vacances (25-28), le refrain feel-good de *Cycles*, le bien-nommé *Kingston*, titre reggae réalisé avec Patrice (producteur de *Ragga Muffin* de Selah Sue) et une sérénade sentimentale bercée de cuivres (*If I'm loosing you*), le garçon laisse peu de place aux ondes négatives. « J'ai grandi avec les disques pop de mon père. Il écoutait Sting, Police, Tears For Fears, Phil Collins. Autant d'artistes qui mettaient du rythme et de la spontanéité dans les chansons même lorsqu'ils souhaitaient faire passer des sentiments plus sombres. À ces références des années 80 viennent se greffer mes racines brésiliennes qu'on retrouve sans doute dans ma façon d'aborder de manière détachée tous les styles.

*Au Brésil, les artistes n'ont pas peur de malaxer les genres. Il n'y a pas, comme ici, cette hiérarchisation entre musique "mainstream" et sérieuse.* » Pianiste de formation, Yves Paquet a fait ses premiers pas dans la musique à Porto Alegre, la capitale de l'État de Rio Grande do Sul. « Adopté et élevé en Belgique, je suis reparti vivre au Brésil pendant deux ou trois ans. C'est là-bas, en 2012, que j'ai commencé à poser ma voix sur des projets de dj's house. C'était une manière pour moi de mettre le pied à l'étrier sans me mettre trop en avant. De retour en Belgique, j'ai chanté en allemand sur le titre électro *Ufo de The Subs* qui est devenu un tube énorme. Ça m'a mis en confiance pour lancer mon propre projet. » *Cycles*, qui ouvre son premier album, est la première chanson pop originale qu'il a composée au piano et enregistré avec des instruments acoustiques. « Elle a servi de fil rouge à mon premier album. Pour la suite, j'envisage de mettre plus d'influences brésiliennes dans ma musique. Avec de la mélancolie mais toujours ce côté très chaud qui colle bien à ma personnalité. »



Yves Paquet  
*Every Now and Then*  
Universal Music



©CELESTE CALL

# princosso-pop

# album

# Moli

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Du Brabant wallon à Berlin, de la musique classique aux hits composés pour Topic ou Lost Frequencies, la vie de la chanteuse de 22 ans est riche en rebondissements et en mélodies ensoleillées.

**D**éjà comparée à Angèle ou Claire Laffut, la jeune Moli a tracé sa route en suivant les plans d'un itinéraire alternatif. Née à Braine-l'Alleud d'une mère anglaise et d'un papa sud-africain, Molly Irvine – de son vrai nom – se passionne très vite pour le violon, tandis que sa voix illumine les chœurs d'enfants de La Monnaie. « Je me voyais bien violoniste dans un orchestre classique, confia-t-elle. Mais je savais que cela demandait une rigueur de chaque instant. » Indécise dans ses choix de carrière, la musicienne postpose son entrée au conservatoire, le temps d'une année sabbatique à Berlin. « J'avais envie d'essayer autre chose. » Là-dessus, elle s'installe dans le quartier de Friedrichshain et enregistre des tubes profilés pour danser à Tomorrowland en bikini rose fluo. Attirés par ces sons bodybuildés, plusieurs producteurs lui font alors les yeux doux. À commencer par Lost Frequencies qui s'approprie le hit *Love To Go*. Suivent ensuite ItaloBrothers avec *Let go et*, surtout, Topic avec le best-seller *Breaking Me* (150 millions de vues sur YouTube, 700 millions de streams sur Spotify). Entre ces collaborations avec les géants de la

grande distribution électronique et les refrains artisanaux bricolés par Moli sur son nouveau disque, il y a un fossé aussi large que la faille de San Andreas. « Je n'avais pas envie de m'enfermer dans un rôle, alors je me suis focalisée sur des compos personnelles. » Au plus près de ses goûts musicaux, *Préface* mélange français et anglais dans des chansons pop et funky, toutes enregistrées avec le producteur américain Chris Zane (Bat For Lashes, Nelly Furtado). « Le français est la langue de mon pays, celle avec laquelle j'ai grandi. Par crainte d'être jugée, j'ai longtemps privilégié l'anglais. Mais grâce à des artistes comme Christine and The Queens, Lolo Zouaï ou Angèle, j'ai réalisé qu'il n'y avait aucune raison de craindre le qu'en-dira-t-on. » Entre sonorités eighties et refrains dans l'air du temps, les chansons de Moli se dandinent également sur des idées piochées chez Prince, Madonna ou Kylie Minogue. « Chez moi, ces références véhiculent une certaine nostalgie. Quand j'écoute Prince, par exemple, je repense à des trajets en voiture avec mon papa. Ces bons souvenirs ressurgissent à travers ma musique. » De façon frontale et sans détour cette fois.





# étoile-montanto

# afrique-meets-europe

©KOLAWOLE MIRKAAAL ATCHO

# Angelo Moustapha

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Impossible de le louper : à chaque concert du guitariste Philip Catherine, un percussionniste fait des étincelles. Angelo Moustapha un nom à retenir. À 27 ans, le jeune Béninois s'impose comme un infatigable chercheur qui instille avec brio la polyrythmie africaine dans le jazz.

**A** lors qu'il est depuis deux ans en Belgique, Angelo Moustapha a profité de ce mois d'avril pour retrouver sa famille au Bénin. Comme ça, au retour, il sera fin prêt pour l'été, si l'activité musicale reprend plein pot. Une pause largement méritée pour celui qui, sur scène, se dépense sans compter, laissant parler une technique éblouissante, une imagination sans bornes. C'est lors d'un concert de Philip Catherine à Flagey, le dimanche 26 juillet 2020, que le phénomène nous est apparu. Quand on se prénomme Angelo... Il est réapparu quelques mois plus tard, en ligne et en trio avec Philip Catherine et Lionel Loueke, son compatriote guitariste, puis encore, récemment, avec Philip Catherine et deux pianos !

Dans toutes les configurations, Angelo Moustapha fait montre d'une complexité qui cache bien son jeu : « Moi, à la base, dans la vie active, tout le monde dit que je suis positif, pas compliqué », raconte-t-il. *Question rythmes, surtout en Afrique de l'Ouest, on n'a pas l'habitude de jouer en binaire ou en ternaire très carrés. La polyrythmie est dans la tradition africaine. Les gens jouent comme ça sans même s'en rendre compte. Moi, je travaille à rendre ça accessible à tout le monde, je n'exclus personne. »*

## À l'église, debout sur la chaise

C'est à l'église que le petit Angelo a commencé à jouer, d'abord à la chorale des enfants mais, très vite, encore petit lui-même, à la chorale des grands. Or les congas, ce n'est pas petit : « J'ai fait mon premier concert à l'âge de 5 ans, debout sur une chaise, devant près de 400 personnes. » Pour lui, c'est toujours à l'église, mais bien plus tôt, lors de son baptême, que tout a commencé : « Un devin a dit que cet enfant serait un grand musicien. J'étais juste au huitième jour de ma vie. »

Dans la famille, du côté maternel, on pratique la musique. Sa mère chante et compose des chansons en yoruba. Son grand-père maternel était percussionniste traditionnel et chanteur. « Mon père, c'est zéro musique, pas du tout de rythme ! » L'enfant a beau montrer des prédispositions exceptionnelles, « il n'est pas évident que les parents soient d'accord quand on parle d'un métier artistique. Pour gagner sa vie, il y a la police, la gendarmerie, l'armée où on peut faire de la musique. J'ai joué avec eux chaque 1<sup>er</sup> août, lors de la fête de l'Indépendance. Moi, j'aime être libre, libre de m'exprimer. Alors, l'armée, ce n'était pas pour moi. Mon père s'est fâché, il voulait ma sécurité. Après, il a compris. Là, il est fier de tout ce que je fais maintenant, depuis que je suis en Europe. Mais dire non à son papa, c'est quand même un peu compliqué. »

Alors, certes, le jeune musicien est passé par l'École Supérieure des Métiers d'Art et de la Culture, à Cotonou. Mais, « l'école, c'est juste pour formaliser tout ce que j'ai fait comme recherches. Ce n'est pas l'école qui m'a formé, je pourrais même dire que c'est moi qui ai formé l'école » où il a commencé à donner des cours à peine son diplôme reçu...

## Chabadabada...

Si, pour lui, « le jazz, c'est vraiment une musique d'improvisation », « il faut avoir les outils avant d'improviser. J'ai fait beaucoup d'efforts », avoue Angelo, qui a sa vision du jazz, aussi personnelle que l'est son jeu : « Le chabada de l'Afrique traditionnelle est vraiment la source du jazz, sauf que quelque chose a changé durant le voyage. En Afrique, le chabada, c'est 1/2/3, en insistant sur le 1. En jazz, tout est basé sur le deuxième temps. Parfois, quand je joue, je mélange les deux. »

Aux formations à géométrie variable de Philip Catherine s'ajoutent quatre projets personnels, dont un spectaculaire solo déjà présenté à Flagey : Angelo Moustapha a du pain sur la planche. « Avec tout ce que j'ai composé – je joue aussi du piano – j'ai de quoi remplir trois albums », s'exclame-t-il en riant. « J'ai toujours fait des albums pour tout le monde. Maintenant, c'est le moment que tout le monde travaille avec moi ! »



© ISABELLE FRANÇAIX

# album

# harpo-violoncello

# Duo Hallynck

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Elles jouent ensemble depuis toujours. Sœurs dans la vie, complices en musique, Marie et Sophie Hallynck signent un nouveau disque en duo. Elles y célèbrent avec un bonheur évident l'alliance du violoncelle et de la harpe, du feu et de l'eau. Premier album d'une série célébrant les 30 ans du label Cypres, Confidentes enfile dix-huit perles signées Debussy, Liszt, Fauré, Elgar, Chopin et autres grands, dans des adaptations ciselées avec une extrême délicatesse. Entre langueurs infinies et temps suspendu...

**N**e leur demandez pas laquelle des deux a eu l'idée de ce disque. Elles ne le savent pas. Cela n'a d'ailleurs pas vraiment d'importance. « *Il y a trente ans que nous jouons ensemble. Les idées fusent souvent simultanément !* », répondent-elle presque en chœur. Et c'est l'évidence même. Sous leurs doigts, l'alliance un peu inhabituelle entre la voix du violoncelle et l'envol de la harpe révèle des richesses insoupçonnées.

**Il existe donc bien un répertoire pour violoncelle et harpe ?**

**Marie (violoncelle) :** Absolument, et davantage qu'on ne le pense, mais nous ne le cherchons pas systématiquement. Nous préférons souvent réaliser des arrangements d'œuvres que nous chérissons. Ce sont nos petits joyaux... Cette démarche est, à la base, plus musicale qu'instrumentale. Lorsque nous choisissons une pièce, c'est parce que nous avons l'impression que les sonorités du violoncelle et de la harpe peuvent apporter quelque chose. C'est l'adaptation qui nous intéresse.

**Sophie (harpe) :** On marche vraiment aux coups de cœur, même si ces œuvres ne sont pas choisies au hasard. On s'interroge d'abord sur le fait de savoir si notre adaptation, à laquelle s'ajoute une petite touche personnelle, ne va pas dénaturer la pièce et peut-être même lui apporter une nouvelle pétulance, voire la sublimer avec nos couleurs propres. Ce sont aussi des œuvres que nous avons beaucoup partagées avec notre public.

**M. :** Nous avons également voulu compléter nos miniatures intimistes par trois pièces originales, deux du harpiste belge Adolphe Hasselmans et une de Ferno Bellini.

**S. :** La vraie difficulté, cela a été de se limiter à 18 pièces ! Rien qu'avec Liszt, dont nous avons repris *La lugubre gondole*, nous aurions pu faire tout un disque...

**Votre complémentarité tient-elle au fait que le violoncelle est un instrument très physique alors que la harpe un instrument plus éthéré ? Exact ou caricatural ?**

**S. :** Je souris... ! Avec son mètre quatre-vingt et ses 47 kilos, la harpe est bien plus volumineuse que le violoncelle. C'est un instrument que l'on enlace, et dont on obtient le son avec le gras du doigt, ce qui demande un engagement total. Le jeu est extrêmement physique. Je regrette parfois de ne pas avoir les mains d'un homme !

**M. :** Cette complémentarité se ressent aussi dans nos natures personnelles. La harpe évoque souvent l'air et l'eau par son côté très fluide. Elle a un côté très maternel par son aspect enveloppant et sa résonance extrêmement généreuse. La voix du violoncelle est merveilleusement portée, maternelle, par la résonance de la harpe. Mais elle peut aussi avoir un côté très joueur, très ludique, qui peut susciter énormément de contraste.

**S. :** Mais quel bonheur d'entendre ma sœur parler ainsi de mon instrument !

**À votre tour alors de nous parler du violoncelle de votre sœur...**

**S. :** Ce qui me vient tout de suite à l'esprit, c'est évidemment son timbre et son côté tellement poignant, mais aussi sa dynamique et toute sa palette d'expressions. Dans les mains de Marie, le violoncelle est vraiment le prolongement de tout ce qu'elle a envie d'exprimer. Et puis, ce sont de beaux instruments tout simplement ! (rires)

**En vous comparant à vos instruments, vous évoquiez une harpe... maternelle ?**

**M. :** En fait, Sophie est mon aînée. Très jeune, elle était déjà sur les planches. Elle m'a emmenée dans son sillage pendant nos études et dans le parcours professionnel, avant que la musique ne prenne de plus en plus d'importance dans ma vie pour s'imposer définitivement. Dans la nature de Sophie, il y a ce caractère extrêmement généreux et sensible.

Elle est toujours à l'écoute de l'autre, ce qui est essentiel car dans le répertoire que nous jouons, la harpe a souvent un rôle d'accompagnement. Cette capacité d'écoute n'est pas donnée à tout le monde. De plus, à certains moments, il faut aussi pouvoir raconter des choses. C'est ce que je ressens très fort chez Sophie. Le plaisir que j'ai à jouer avec elle tient à l'instantanéité de son jeu, que l'on retrouve décuplée en concert. Quant à moi, je crois qu'on retrouve une espèce de constance... mais il est très difficile de parler de soi-même.

**Mario Hallynck**

« Dans un duo, on existe au travers de l'autre. »

**La musique de chambre, c'est la rencontre de caractères forts. Jamais de bisbrouille ?**

S. : Il y a pas mal d'échanges, de réflexions, mais il n'y a jamais de conflit. Tu es d'accord ?

M. : Tout à fait ! Dans un duo, on existe au travers de l'autre. On est tellement complémentaires dans ce jeu mutuel... Et puis, n'oubliez pas que, contrairement à ce qui se passe dans un quatuor qui mobilise ses membres à temps plein, nous menons chacune aussi une carrière individuelle, y compris dans l'ensemble Kheops. Cette richesse-là contribue aussi à nourrir notre duo.

**Chacune apporte à l'autre sa propre expérience ?**

M. : Absolument. Lorsque j'ai exploré le répertoire français et plus particulièrement Debussy, Sophie m'a énormément apporté grâce à sa connaissance de la grande tradition française de la harpe.

S. : Moi, c'est quand je travaille avec Marie, notamment au sein de l'ensemble Kheops qui ne rassemble que des passionnés extrêmement rigoureux, que j'élargis mon horizon musical...

**La prise de son de votre enregistrement met parfaitement en évidence votre dialogue, sans privilégier l'une ou l'autre voix...**

M. : ... et c'est un choix assumé. Nous avons travaillé avec Aline Blondiau, merveilleuse ingénieure du son. Elle est vraiment la complice des musiciens.

S. : On n'insiste jamais assez sur l'importance du preneur de son, qui peut influencer toute la philosophie d'un enregistrement. Aline est une partenaire à part entière, comme on pourrait en avoir une en musique de chambre. Elle a une telle sensibilité... Ce que l'on apprécie énormément chez elle, c'est son intégrité. Le son n'est pas trafiqué. On a fait un essai ou deux avec réverbération, mais on ne les a pas retenus. Nous avons décidé à l'unanimité de laisser le son tel quel, dans toute sa pureté, avec simplement un couple de micros, comme une paire d'oreilles. De bonnes oreilles, pour laisser la magie opérer...

## Duo Hallynck Confidentes

Cypres



#bachforever

#nouveau-CD

© DR

# Philippe Pierlot

TEXTE : STÉPHANE RENARD

**Pour ses retrouvailles avec Jean-Sébastien Bach, Philippe Pierlot dirige les superbes cantates BWV 21 et 76. Un programme de choix, qu'enrichit Bernard Foccroulle avec quatre préludes à l'orgue, entre ferveur et méditation.**

**S**i le titre du CD de Philippe Pierlot reprend la maxime "Soli Deo Gloria" (À Dieu Seul la Gloire) qu'apposait Jean-Sébastien Bach au bas de ses œuvres, il est tentant de détourner la formule tant c'est bel et bien à Bach que le chef et gambiste liégeois rend brillamment hommage une fois de plus. Et d'une manière plutôt inhabituelle en matière d'effectifs. On sait que Pierlot est un ardent défenseur des interprétations de Bach à raison de seulement une voix par partie, comme le veut la réalité historique, de moins en moins contestée. « Mais cette approche ne séduit pas tous les organisateurs de concert. Ils préférèrent souvent une version plus étoffée, avec un chœur de 16 chanteurs, vu la taille actuelle des salles et pour le côté spectaculaire. »

Ce programme-ci devrait dès lors leur plaire, d'autant que Pierlot ne trahit ni sa philosophie ni le compositeur. « J'ai en effet retenu les cantates BWV 21 et BWV 76, car Bach lui-même les avait conçues avec des ripiéristes, c'est-à-dire un petit chœur doublant par moments les quatre chanteurs solistes. » Pour ces deux cantates somptueuses, Pierlot s'est entouré du gratin baroque. Les quatre solistes – la

soprano Maria Keohane, l'alto Carlos Mena, le ténor Julien Prégardien et la basse Matthias Vieweg – sont ainsi épaulés par huit voix du Collegium Vocale et les musiciens du Ricercar Consort au grand complet.

Mais la réussite de cet enregistrement tient aussi au fait qu'un certain Bernard Foccroulle y insère de magnifiques préludes. « Les deux cantates, explique Pierlot, étaient chacune scindées en deux parties, lesquelles encadraient le sermon à l'église. Remplacer celui-ci par un prélude à l'orgue présente l'avantage de conserver la dimension méditative de ces cantates tout en soulignant leur structure contrastée. » Démonstration évidente avec la WV21, dont la première partie, aux accents fort sombres, évoque le désespoir, tandis que la seconde partie, nettement plus lumineuse, est symbole d'espérance. Un programme d'une belle cohérence, donc, par un chef qui fréquente Bach depuis toujours « parce qu'on n'a jamais fini de le découvrir. Au-delà des défis techniques qu'il pose et posera toujours, sa pensée musicale est tellement élaborée qu'elle est universelle. C'est ce qui en fait un monde infini... »



© SHAGS CHAMBERLAIN

# Lucien Fraipont (Robbing Millions)

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Première signature du label créé par le groupe new-yorkais MGMT, Lucien Fraipont est le corps, la voix et l'âme de Robbing Millions. Formé au jazz, le multi-instrumentiste bruxellois savoure les meilleures recettes psychédéliques et partage volontiers ses goûts éclectiques avec Aksak Maboul, Judith Kiddo ou Casimir Liberski.

**P**lanqué dans le quartier populaire des Marolles, Lucien Fraipont ferme la porte de la cuisine et se réfugie dans son studio d'enregistrement : une pièce étriquée, aménagée à l'arrache entre la salle de bains et une tringle surchargée de vêtements. C'est là, entouré par ses guitares et sa collection de synthés, qu'il a finalisé le futur de Robbing Millions : un double album intitulé *Holidays Inside*. Mais avant d'en arriver là, le musicien a fait son chemin. « J'ai grandi dans une maison située à deux pas du Sablon et du Palais de Justice », retrace-t-il. La famille Fraipont y collectionne les disques de David Bowie, Serge Gainsbourg, Beck ou Led Zep'. « Mes parents étaient des lecteurs assidus de la presse musicale. J'embarquais toujours leur Rock&Folk pour aller aux toilettes... » Les connaissances acquises au petit coin conduisent le garçon aux portes de l'académie d'Ixelles. Où un prof de guitare l'initie à la complexité des partitions sud-américaines. Le petit Lucien accompagne ensuite maman et papa à Forest National pour le concert d'IAM. « Je me souviens aussi de Muse au Botanique. Mon père avait pris un escabeau pour que je puisse voir les mecs sur scène. » En descendant de son perchoir, le spectateur d'un soir ne pense qu'à une chose : jouer de la guitare électrique. « J'ai pris des cours avec un Irlandais prénommé Frankie, le frère du chanteur Perry Rose. Il m'apprenait à jouer du Jimi Hendrix et du Stevie Ray Vaughan. »

### La foire de Libramont

Pour le guitariste, les études secondaires marquent le début d'une nouvelle ère : l'âge du rock. « J'ai monté un trio avec un batteur et mon pote Gaspard Ryelandt. C'était bancal, mais la rencontre entre mon bagage blues-rock et ses vocalises soul-funk était assez cool. » À l'été 2003, Lucien Fraipont délaisse sa pédale de distorsion pour un stage de jazz à l'académie de Libramont. « Je ne comprenais rien à cette musique, mais je n'étais pas le seul. D'autres, comme Antoine Meersseman (futur BRNS, - ndr), semblaient aussi largués que moi. Le seul qui maîtrisait vraiment le jazz, c'était un certain Casimir Liberski. » L'épisode en province de Luxembourg laisse des traces. « Après ce stage, j'ai su ce que je voulais faire. » Un détour par le Jazz Studio d'Anvers et quatre années de conservatoire plus tard, le musicien se spécialise du côté de La Haye. « Durant cette période, j'étais à fond dans John Coltrane, Jim Hall, Bill Evans, Kurt Rosenwinkel ou Nelson Veras. Rien ne suscitait mon enthousiasme en dehors du jazz. J'étais à la limite du snobisme. » Obnubilé par les légendes du jazz, Lucien Fraipont s'envole pour New York en vue d'y rejoindre son ami Casimir Liberski. Pour rester à ses côtés, il tente d'obtenir des subventions académiques, mais les financements promis ne suivent pas. Le rêve américain s'évanouit. Le retour à la réalité est violent mais, heureusement, amorti par la découverte du logiciel GarageBand. « J'ai maquetté des trucs très pop et, sur les encouragements de mon entourage, j'ai monté un groupe pour les jouer avec moi. » C'est le début de Robbing Millions. Via ses mélodies décontractées et discrètement psychédéliques, la formation attire l'attention du public en publiant, coup sur coup, deux EP (*Lonely Carnivore*, *Ages And Sun*) et un album sans titre. Si Robbing Millions a des accents communautaires, la réalité du collectif est pourtant l'œuvre du seul Lucien Fraipont. « J'aimais l'esprit de camaraderie mais, dans les faits, je composais les morceaux et chacun interprétait sa partie. » Comme Tame Impala ou Vampire Weekend, Robbing Millions est un vrai-faux groupe. Cette évidence, combinée à des paternités et divers choix de carrière, amène Lucien Fraipont à une profonde remise en question.

### The Shags

Après trois ans d'efforts solitaires, à jouer de tous les instruments, « parfois n'importe comment », le Bruxellois se retrouve à la tête d'une soixantaine de compos. Pour extraire le meilleur de cette corne d'abondance, il se tourne vers Shags Chamberlain, ingé-son australien connu pour ses incursions chez Mac Demarco, Pond ou Ariel Pink. Après plusieurs échanges de mails, ce dernier

atterrit à Bruxelles. « Quand il est apparu sur le pas de ma porte, c'était une vision apocalyptique : il était trempé, sa veste de cowboy avait épongé toute l'eau du ciel. Il sentait la bête sauvage, mais était adorable. Pendant une semaine, nous avons travaillé à son rythme. Cela comprenait un réveil tardif, quatre repas quotidiens et, surtout, des excursions dans les magasins de disques. Pour être heureux, il doit acheter un vinyle chaque jour, minimum. » Partenaire particulier, Shags Chamberlain apporte du soin aux chansons et des conseils à Fraipont. « Si je suis parti sur un double album, c'est grâce à lui. »

### Counter-Strike, FIFA et Mac DeMarco

Au printemps 2018, le Bruxellois emporte ses refrains sous le soleil de Californie. Shags Chamberlain vit dans la Cité des Anges, à Highland Park. « Un beau matin, il se met en tête d'aller chez Mac DeMarco. Sur place, Shags lui raconte que "le Belge" a besoin de son piano et, hop, me voilà en train d'enregistrer chez lui. » Ironie de l'histoire, l'enregistrement en question ne figure pas au casting d'*Holidays Inside*. « N'empêche, je garde un bon souvenir de Mac DeMarco. Il m'a même invité à un barbecue. » Autre rencontre étonnante : Ariel Pink. « Il habite au-dessus du resto mexicain où Shags a ses habitudes. Un soir, j'aperçois Ariel Pink qui me fixe en dévorant un énorme burrito. En fait, il débarque n'importe quand chez Shags pour lui raconter des trucs sordides ou complètement déprimants. C'est un drôle de coco. Moi, je l'apprécie surtout pour sa musique... » À l'écoute des nouvelles chansons de Robbing Millions, l'influence est évidente, au même titre que celle de R. Steevie Moore, Gary Wilson ou, même, des Flaming Lips. « Tous ces gens sont ce que les Américains appellent communément des freaks. Contrairement à eux, je suis... normal. La bizarrerie est plutôt à chercher dans ma musique. Avec la pandémie, j'ai toutefois découvert une autre facette de ma personnalité, un truc proche de l'autisme. Ainsi, au début du confinement, j'étais surexcité à l'idée de rester enfermé chez moi sans autre obligation que d'enregistrer. Le soir, je jouais à des jeux vidéo comme FIFA ou Counter-Strike en écoutant mes enregistrements de la journée. C'était le bonheur total. »

### L'homme de l'ombre

En marge de Robbing Millions, Lucien Fraipont met son savoir-faire au service des autres. Quand il ne donne pas un coup de main à sa compagne, la chanteuse Judith Kiddo, il joue de la guitare chez Aksak Maboul ou au sein de Maniac Maison, groupe formé aux côtés de Casimir Liberski et de la saxophoniste Shoko Igarashi. « Dans ces projets, je suis l'homme de l'ombre. Je me sens plus à l'aise dans ce rôle que dans celui du chanteur. Aider les autres à améliorer leurs morceaux, ça me plaît. À l'avenir, j'aimerais d'ailleurs amplifier cette activité et devenir producteur. »

### Congratulations

D'abord annoncé sur les rangs du label Stones Throw (MF Doom, J. Dilla), le nouveau Robbing Millions voit sa sortie perturbée par la crise sanitaire. « Pire, avec les ralentissements des activités, j'ai hérité d'une résiliation de contrat... » Quelques semaines après avoir encaissé la nouvelle, le Bruxellois reçoit un appel de Shags Chamberlain, encore lui. « Il avait acheté des vinyles avec son pote Andrew VanWyngarden, le chanteur de MGMT, qui soi-disant s'intéressait à mon disque... Après la déconvenue Stones Throw, j'avais le moral à zéro. Donc, quand il m'explique que le groupe new-yorkais envisage de me signer, je n'y crois pas... du tout ! » Finalement, un accord est trouvé et Robbing Millions devient la première signature internationale de MGMT Records. « La sortie de l'album n'a pas été simple. Entre les hauts et les bas, j'ai appris à relativiser. Même si c'est très cool d'être signé sur ce label, j'évite de tirer des plans sur la comète. » Avec ses mélodies cosmiques et sa collection de chansons intergalactiques, Lucien Fraipont aurait pourtant tort de se priver.



©THOMAS BETHGE

# Covid-19, entre reconversion et nostalgie

TEXTE : DIDIER STIERS

Au cours des mois écoulés, la crise sanitaire a poussé pas mal de technicien.ne.s de la musique, contraint.e.s à l'inaction, à se trouver un nouveau travail. Pour ne pas tomber dans la précarité, "payer son loyer", vivre, tout simplement... Petite autopsie d'un phénomène qui ne sera pas sans effets sur la reprise, quand reprise il y aura.

**L**es chiffres ont de quoi donner le tournis. Selon les relevés récents de la Sabam, en considérant ensemble la musique et le théâtre, 21.215 événements ont été organisés au premier trimestre 2019, 14.230 en 2020 et 135 en 2021! Quant à la recette de billetterie des concerts, elle se monte à... 800 euros pour cette année! Dans l'événementiel, qui occupe environ 80.000 personnes en Belgique (selon la BESA, la Belgian Suppliers Association qui regroupe toute une série de prestataires du secteur et qui eux aussi demandent de la clarté et des perspectives aux autorités), on estime que la moitié des effectifs est composée d'indépendant.e.s et que beaucoup ont trouvé à s'occuper ailleurs. Les fermetures imposées, les annulations et les interdictions dans le secteur musical, ce ne sont pas des chiffres (certes indicatifs): elles se traduisent en termes d'emplois et de désarroi financier. Nombreux.euses sont notamment les technicien.ne.s qui ont dû se trouver un autre travail. Et parfois même très vite.

«*Quand le virus est arrivé, raconte Loïc Pignier, l'un des fondateurs de Highway Holidays, on s'est dit qu'on prendrait ça comme une pause, peut-être forcée, qu'importe: ça faisait quand même presque dix ans qu'on travaillait comme des acharnés. Il faut savoir qu'on faisait entre 5 et 15 tournées par mois! Alors début mars, on imaginait prendre mars, avril et mai au pire, en prévision de tout le boulot prévu pour l'été. Quand ça a pris la tournure qu'on connaît, à l'été, on a réfléchi. A priori, on avait suffisamment d'argent de côté pour tenir un peu, jusque septembre, octobre, mais on n'avait pas l'intention de vivre comme ça plus de six mois. Et puis à un moment, il a fallu trouver des solutions et s'adapter.*»

Exit donc le convoyage de groupes – Highway Holidays s'était notamment acquis une belle réputation chez les Américains et les Australiens, comme King Gizzard And The Lizard Wizard –, exit aussi la location de backline, le management de tournées, l'entreposage et les prestations d'ingé-son qui étaient jusque-là l'ordinaire de la boîte bruxelloise. L'associé de Loïc Pignier accepte de travailler alors à mi-temps comme jardinier... «*Tout l'été, on a aidé un ami à construire sa ferme. Je réparais du matériel à gauche à droite pour les musiciens. Quand il s'est trouvé moins d'amplis et autres à réparer, on a fait beaucoup de déménagements, travaillé un peu dans le bâtiment. J'ai un collègue qui est maintenant chauffeur de camion pour bpost, un autre qui passe son permis poids lourd... Et moi, depuis deux mois, j'achète du mobilier scandinave en Allemagne et je le revends ici. C'est ça qui paie nos factures et le leasing de nos véhicules.*»

### Même sort pour toutes et tous ?

Chez Amplo, le bureau social pour artistes, on ne dispose pas vraiment de statistiques chiffrant les reconversions. Comme l'explique François-Xavier Kernkamp (account manager), lors du premier lockdown, on y a partagé les offres d'emplois des collègues d'Agilitas, une boîte d'intérim. «*Elle cherchait beaucoup de profils de techs, de roadies et autres pour gérer la logistique dans les magasins. Le but était de permettre à ces gens d'avoir quand même une source de revenus. Ça a fonctionné un petit temps et puis ça s'est vite essoufflé, parce que les magasins ont fini par mettre en place leurs propres procédures.*» Un constat s'est tout aussi vite imposé: «*On a vu, notamment pour des profils comme chef d'équipe et stage manager, qu'ils pouvaient mettre à profit leurs compétences pour un salaire parfois plus élevé et certainement plus régulier que celui auquel ils avaient droit dans la culture... et avec des horaires évidemment "corrects". J'ai eu une discussion avec un régisseur général qui me disait ne plus envisager pourquoi, ayant femme et enfant, il allait encore se casser la tête à bosser cinq jours d'affilée dans un festival, 20 heures sur 24, alors qu'il s'était trouvé un job hyper cool dans la logistique, avec des conditions financières plus avantageuses.*»

Pour certains, le job "d'avant", c'est pourtant comme un virus. Ancien courtier en assurances, Denis Rochez affiche une vingtaine d'années de pratique au compteur. Lui qui a débuté comme

backliner/tour manager pour pas mal de groupes de la région liégeoise, en gros la galaxie JauneOrange, a fini par travailler sur de plus grosses productions (les tournées d'Axelle Red notamment), avant de se consacrer totalement à cette passion et de rejoindre les rangs de Step In Live, la boîte de Pierre-Alain Breeveld. «*Là, j'ai fait de tout: de la régie, de la prod', tous les "petits" métiers. Le 3 mars 2020 est arrivé et puis... plus rien! On savait qu'on allait devoir se réadapter et vivre différemment, mais pas que ça allait durer aussi longtemps. On est quasiment partis jusqu'en 2022 maintenant! En tout cas, ça fait quand même deux ans sans faire son métier.*»

Denis Rochez n'a jamais voulu bénéficier du statut d'artiste. Pas question pour lui de rendre compte toutes les dix minutes (sic) pour s'entendre dire qu'il faut chercher un travail alors qu'il en a un! Sauf que finalement – il rit –, c'est peut-être ce qu'il aurait dû faire! «*Mais on ne s'attend évidemment pas du tout à ce que ça s'arrête comme ça du jour au lendemain!*» Et donc lui aussi a cherché à s'en sortir et s'est reconverti. «*Dans un premier temps, pendant trois mois, j'ai été faire des caddies devant un Lidl! En juillet et août, il y a eu des petits jobs, des trucs vraiment ridicules. Aussi en juillet, l'accès au chômage a été facilité mais le temps que ça se décante, le premier chômage est tombé en novembre! Jusque-là, j'ai eu des aides "privées", de Live 2020 notamment. Et le chômage n'aide pas vraiment à avancer. Heureusement que ma maison est payée!*»

Reconversion? Il est aujourd'hui directeur d'un... centre de vaccination! «*Frédéric Lamand, qui s'occupe de l'Entrepôt à Arlon et des Aralunaires, m'a appelé un jour pour me dire qu'il connaissait quelqu'un cherchant des régisseurs. J'ai téléphoné, j'ai été pris directement!*» Et il en a profité pour lui-même "pistonner" quelques copains et copines aux compétences similaires... «*Du coup, on a plein de régisseurs qui se retrouvent directeurs de centres de vaccination, c'est relativement cool. Et c'est marrant, parce nous essayons aujourd'hui d'anéantir quelque chose qui nous a anéantis!*» Cool, mais normal, après tout, selon François-Xavier Kernkamp: «*Comme ce sont les boîtes d'événements et d'organisation de salons qui ont remporté les marchés, elles savent exactement à qui elles ont affaire, de quelle flexibilité et de quelles compétences elles ont besoin.*»

### C'est le même boulot!

Parmi ces copains et copines qu'il évoque, on trouve notamment John Most, 43 ans, régisseur et directeur technique pendant une décennie chez Dragone, au Cirque du Soleil, bref, dans de grosses institutions. Il a aussi longuement œuvré à l'étranger, notamment pour Laser System Europe. «*Quand la pandémie est arrivée, tout s'est arrêté, évidemment! Je devais aller travailler en Chine, ça n'a pas pu se faire. Pendant le premier confinement, Je me suis reconverti en faisant des petits boulots. De fil en aiguille, je me suis aperçu qu'il y avait encore du travail dans notre milieu, il suffit d'aller chercher un peu plutôt que se rebeller. J'ai collaboré avec le Théâtre du Luxembourg, j'ai travaillé sur deux séries Netflix, sur un long-métrage, tout ça sur l'année, donc ça va! Avec ce job de directeur de centre, là, j'ai dû refuser du boulot dans le spectacle!*» Mais John Most l'admet, il est probablement une exception. Quant aux petits boulots... «*J'ai été rechaper du pneu de camion, quand même! Après quatre jours, j'étais chef de poste et je formais les intérimaires. Mais je n'ai pas tenu longtemps. C'était juste horrible: j'ai encore des cicatrices sur les bras d'avoir été brûlé par les fours! Mais oui, accepter ça, ça m'a évité d'être dans la précarité, justement.*»

Diriger un centre de vaccination n'est en fait pas radicalement autre chose que ce que nos interlocuteurs faisaient dans leur vie d'avant. Après tout, c'est de la gestion de site! John Most s'amuse: «*Comme Denis, je trouve des points communs avec notre ancien boulot. Je pense qu'on est tellement passionnés, tellement amoureux de ce qu'on fait qu'on pourrait devenir éboueurs ou policiers, on trouverait encore des points communs avec le spectacle. On a ça*



Gaspard dans la salle vide du Melkweg à Amsterdam (février 2020)

© VICTOR PATTYN

dans le sang ! Ici dans mon centre de vaccination, les médecins, les pharmaciens, les infirmières, ce sont eux les artistes. Ils sont bordéliques, désorganisés, ils ne savent pas communiquer entre eux, il faut s'en occuper tout le temps ! » Quant au public, c'est idem ! « Comme on n'a pas assez de livraisons de vaccins, on ouvre des plages pour que les gens puissent s'inscrire. On dirait la billetterie de Tomorrowland ! À 8 heures du matin c'est ouvert et à 8h05, les 200.000 places ont été vendues ! On a les VIP qui viennent voir s'il n'y a pas moyen de rentrer quand même... Et je continue à recevoir des messages comme j'en recevais de potes quand que je travaillais en festival, "accès backstage" a juste été remplacé par "est-ce qu'il y a moyen de vacciner mon père et ma mère aussi ?" »

Une chose est sûre : c'est parce qu'ils ont pratiqué ces métiers "techniques", annexes de la scène musicale qu'ils ont pu rebondir vite, les "convertis". Comme le dit Denis Rochez : « On fait tous les métiers, en somme. Dans un festival, on monte une ville. On construit des bâtiments, on décore, on donne un coup de main au catering, on fait de la plomberie... Il y a plein de métiers autour d'un concert. Et ça ouvre des portes. Ce n'est pas un diplôme, c'est juste de l'expérience et de la pratique. Pas besoin de nous expliquer quatre fois les choses pour qu'on s'y mette ! » Loïc Pignier ne dit pas autre chose : « Notre métier de base, qui est la logistique de tournée et qui consiste à s'occuper des groupes, fait qu'on est vraiment amenés à devoir trouver des solutions pour tout, tout le temps ! Ça fait un peu partie de la vie du technicien de spectacle. »

### Roplonger ou pas ?

Combien sont-ils, parmi ces gens compétents à avoir quitté le circuit, qui acceptent ou voudront y revenir une fois la crise passée ou au moins les contraintes devenues claires et gérables ? Voilà entre parenthèses le genre de casse-tête auquel sont confrontés les organisateurs de festivals et qui ne se résoudra pas d'un claquement de doigt. Eh oui, c'est une petite ville qui s'élève du côté de Dour, chaque année en juillet...

Pour François-Xavier Kernkamp, il faut nuancer le discours. Si certains replongeront parce qu'ils ont effectivement ça dans le sang, d'autres ont pu ouvrir les yeux sur une nouvelle réalité. « Mais effectivement... Quelqu'un que je connais est pour le moment

plus ou moins manœuvre dans une boîte qui fabrique des escaliers, il est content parce que ça paie son loyer, mais aller tous les jours dans un atelier, ce n'est pas son truc et il vérifie constamment s'il y a des déblocages prévus à gauche ou à droite. »

« Ça fait 20 ans que je dis que je n'ai pas de métier mais une passion, réplique John Most. Elle me permet d'alimenter mon compte en banque, de remplir mon frigo, elle paie l'essence de la voiture et les vacances, c'est juste parfait ! Donc si ça recommence, évidemment, j'y replonge ! » Parce qu'il y a un "si", comme un doute. « Je pense qu'on devra se faire vacciner tous les ans, porter un masque pendant quelques années encore et les festivals avec 200.000 personnes dans une plaine à raison de 15 personnes par mètres carrés, c'est un truc qu'on ne verra plus jamais. Ou en tout cas pas avant très, très longtemps. » Trop pessimiste ? Le garçon est aussi organisateur du Micro Festival... « Cette année-ci, quoi qu'il arrive, on l'organise ! Même si on se retrouve avec un truc ridicule de 50 personnes assises sur des chaises, tant pis, on a envie de marquer le coup, on n'est pas morts et on va trouver des solutions pour continuer à donner du plaisir, rencontrer des groupes et des gens. Ce sera peut-être à plus petite échelle : d'un festival d'un week-end avec 3.000 personnes par jour, on fera des mini concerts pendant tous les week-ends de juillet et d'août, à raison de 100 ou 150 personnes par jour... »

Et chez Highway Holidays ? L'envie est toujours là, mais avec mesure. « C'est notre vie, quoi, répète Loïc Pignier ! Après, je ne dis pas que ce qu'on fait à côté ne prendra pas une petite place dans nos vies aussi. Je serais parfaitement capable de continuer à vendre du mobilier scandinave et de partir en tournée. On pourra toujours construire des trucs à gauche et à droite et partir en tournée aussi. Je crois qu'on est surtout en train de se créer des petites portes de sortie. Tout ce qu'on apprend nous servira et je crois qu'on a vachement intérêt à être positifs quoi qu'il arrive ! » Même face à des salles à moitié vides ? « Je parle de reprendre le travail quand on pourra faire des jauges pleines. Mais c'est vrai que le jour où on nous demandera de partir pour des salles à moitié vides, on partira et on fera des salles à moitié vides. Et s'il faut faire des salles à moitié vides et travailler avec un masque sur le visage toute la journée, on le fera tous. C'est sûr ! Encore





Gaspard (droite) et Loïc (gauche) après chargement, lors de la tournée de Devendra Banhart (Cologne, 29 janvier 2020)

© VICTOR PATTYN

une fois, on a cette capacité d'adaptation, on fera ce qu'il faut ! » La preuve : Highway Holidays était aussi en train de devenir un studio d'enregistrement ! Un projet parallèle : « On est d'ailleurs aujourd'hui en train de l'aménager au mieux. Tout le monde s'est un peu retranché derrière les studios ces derniers temps, parce qu'il n'y a grosso modo plus que ça à faire. En même temps, c'est pas ça qui nous sauvera la vie mais c'est très, très fun. Et puis pareil, on apprend, on achète du matos, on réinvestit en faisant d'autres enregistrements. C'est aussi une manière de garder un pied dans le milieu et surtout, de ne pas perdre la main. Parce que ne pas faire de son pendant un an et demi, c'est quelque chose... » Et en attendant ? On évite de laisser venir les regrets : « C'est vrai qu'on se retrouve encore entre collègues et la seule chose dont on parle, c'est du "bon vieux temps" ! Après, on ne regrette pas, non, on attend tous ! On sait qu'on y retournera. On sait qu'on repartira en tournée. Donc on attend... »

Denis Rochez replongerait bien lui aussi. À ceci près que, juste avant de rejoindre son centre de vaccination, il s'était lancé dans un projet personnel : la construction d'une roulotte/magasin installée chez lui à Vonèche, sur la très touristique route de la Semois. « Ce serait une boutique dépanne, ciblée vrac, bio, et produits des artisans locaux. Le projet est bien avancé. Et puis j'ai 55 ans, je ne peux plus aller dans les camions, des trucs comme ça... Quand on va reprendre, ce qui va se passer, c'est qu'il va falloir retrouver des anciens pour montrer le travail à tous les petits nouveaux qui vont débarquer. Les gens qui sont partis et qui ont trouvé un CDI ? Ils seraient fous de l'abandonner, ils ne vont pas revenir ! Il va donc falloir recommencer toute l'histoire, sans compter qu'on aura deux voire trois saisons sur un an ! Et je ne suis pas certain qu'il y aura assez de gens pour tout ça... »

#### Du côté des artistes...

« Beaucoup refusent de se résigner à une reconversion, avance Rémy Venant, du groupe La Jungle. J'en fais partie. Mais si quelque chose m'interpelle, je n'hésiterai pas ! » Et le batteur de nous raconter ce qui vient d'arriver à la tourneuse avec laquelle le duo travaille aux Pays-Bas : « Marije de Hot Topic Agency (qui s'occupait également de Cocaïne Piss et It It Anita, - ndlr) est

radicalement passée à autre chose et la structure est dissoute. On a reçu un mail un lundi matin : « Ciao les gars et désolée, je me reconvertis dans l'aide à la personne. Et par-dessus le marché, j'en avais marre de devoir m'affirmer en tant que femme dans le monde de la musique. À bientôt. » On a été sacrément surpris mais forcément compréhensifs. Depuis, on s'est associés avec le tourneur d'Amadou et Mariam aux Pays-Bas, Earthbeat. Cette crise nous amène finalement chez un tourneur assez costaud qui nous envoie en Russie le mois prochain, à l'Awaz Festival. Ce n'est pas une blague ! »

À propos de ce qu'il advient aujourd'hui des artistes qui, à l'instar des techniciens, auraient envisagé de se reconverter, chez Amplo, François-Xavier Kernkamp souligne une grosse différence entre la Flandre et la Wallonie. « En Fédération Wallonie-Bruxelles, l'essentiel de l'aide à la Culture est parti sur de gros projets. Certains éprouvent des difficultés au point de devoir vendre leurs instruments. On a vu des cas absolument dramatiques. Pendant la première vague, le gros du travail de mes collègues a consisté à aider les gens à remplir leur dossier pour obtenir le chômage temporaire. Et on s'est retrouvés avec certains qui ne pouvaient pas en bénéficier. Et qui ont dû se résoudre à totalement arrêter, faire autre chose. » La situation aurait-elle changé plus tard dans l'année, au moment de la "reprise" ? Pas vraiment. Il fut même question d'un "rollercoaster émotionnel" : « Certains se sont dit « chouette, on va recommencer à jouer ! » Sauf que les programmeurs devaient d'abord écouler tous les concerts qui avaient été reportés et donc on a eu des gens qui nous ont dit : « Même quand on peut jouer, on ne peut pas jouer ! » Je pense que c'est à cette époque-là qu'on a reçu le plus de témoignages de découragement et d'abandon. Aujourd'hui, ce désespoir s'est transformé en rage, comme on peut s'en rendre compte avec les occupations, les commentaires virulents sur les pages de conseils et d'aide, les réseaux sociaux... D'autre part, maintenant que beaucoup se sont fédérés, les artistes prennent conscience qu'ils ne sont pas seuls avec leurs projets, que des dizaines de milliers sont dans le même cas. Et ça devrait redonner beaucoup d'énergie ! »



©LEHO DESIGN

# Le Jardin Musical

## Culture en mode perma

TEXTE : VÉRONIQUE LAURENT

En période confinée, réinventer la performance du concert et repenser son modèle économique, en mode équitable : le Jardin Musical revient à la racine du partage sous la ferveur de Julien Brocal. Si le musicien virtualise, il implante aussi son projet dans un lieu tout ce qu'il y a de plus physique, un lieu arboré en identité.

**L'**ancrage dans un espace matériel, concret, n'est-il pas l'une des conditions nécessaires à la création ? Il est en tout cas favorable à celle de liens pérennes. Julien Brocal en fait la démonstration avec Jardin Musical, un programme hebdomadaire de concerts en live et en ligne, deuxième saison commencée en janvier. Espace chaud sous charpente apparente imposante ; majestueux Steinway ; éléments en OSB conçus par le musicien (certains abritant chaises et matériel, micros, lumières, caméras, 1h30 d'installation), voici, dépassé l'espace cuisine, le salon-scène d'où tout se joue. Le français trentenaire vit et travaille dans cet endroit niché au cœur d'un ensemble de bâtiments restaurés du centre de Bruxelles, une façade vers le quai aux Briques, une autre sur la rue du Nom de Jésus. Gageons que le pianiste ultrasensible apprécie cette coïncidence d'intersection, la rencontre entre l'unité de base en construction et l'évocation du sacré, lui qui en 2018 découvre par hasard – y croit-il ? – cette habitation/atelier dont l'architecture se révélera acoustiquement parfaite.

### **Lieu de vie, lieu d'expression**

L'idée d'une autre façon de fonctionner grandissait depuis un moment, le confinement en a accéléré la réalisation. « *Avant, je tournais beaucoup à l'étranger, expose Julien Brocal. Avec mon mentor, Maria Joao Pires, maître en résidence pendant mon séjour à la Chapelle Musicale Reine Élisabeth, j'ai vécu au contact d'une artiste constamment en voyage ou occupée à l'organisation des suivants. Voir une artiste déracinée, tourner et jouer avec elle, m'a montré la nécessité de m'ancrer et donné l'envie de revenir à une échelle humaine. J'avais le projet de redonner vie à la musique de chambre, telle qu'elle a permis à ces œuvres d'exister lors de leur création et de retrouver la joie de la convivialité.* » Au début du premier confinement, le musicien répète chaque matin à 9h, dans son salon. De l'autre côté de son écran d'ordinateur : ses parents, « *chez eux à Paris, enfermés dans un petit appartement* ». De ces instants de partage rapidement élargis à une petite audience sur Facebook naît un premier concert en ligne, le 3 mai 2020. « *Je me suis dit, pourquoi est-ce que ça ne devrait servir qu'à moi, pourquoi ne pas l'ouvrir aux copains. En 48h, on a organisé 3 mois de concerts, chaque dimanche à 18h* », relayés par des radios alors en panne de contenu. L'artiste et ses collaborateurs, Benjamin Prunet, musicien lui-même et spécialisé en management culturel, rejoint par Geoffroy Chapelle, également musicien, en charge de la communication, puis Théo Fauget, directeur visuel, ont foncé à l'enthousiasme plus qu'au culot. Pas de carte son, pas de matos, pas de budget, mais mécènes, accordeur et ingé-son ont engagé leurs outils et leur connaissance au service de l'aventure. « *Ils ont compris que l'on devait être autonome* », résume le musicien aux capacités fédératrices. Portée par la confiance, l'équipe se forme sur le tas. Et le musicien réalise au passage une passion d'ado, apprendre les bases de l'ingénierie sonore, grâce à Aline Blondiau, une des meilleures dans le domaine.

Voltigeant sur l'apparence des paradoxes, Julien Brocal décrit « *une mise en ligne qui relie* », la sortie, « *ici, dans le salon* » du disque de la violoncelliste Camille Thomas, *Voice of Hope*, ou encore « *le recours à la technologie mise au service de l'intimité, que l'on essaie de partager au plus grand nombre* »... Bilan ? 400.000 auditeurs virtuels pour la première saison. « *Dément !* », commente l'artiste enraciné. Les frontières se sont dissoutes devant « *une vision en action qui nous porte chaque jour* », devant un besoin de création essentiel, et l'adjectif résonne, à l'heure du confinement prolongé du secteur culturel. Faire advenir ces cellules de création – comprenez, au sens organique –, « *c'est un acte militant. On essaie au quotidien de le mettre en œuvre. De nourrir et se nourrir* », grâce aux productions du Jardin Musical. Dans la racine du mot jardin se livre l'explication de l'intitulé du projet ; elle veut dire « *gardiennage du vivant* ». Et comme la graine a besoin d'un sol où s'arrimer pour croître, une idée a besoin d'un terreau, d'un lieu-base, qu'il faudra cultiver pour que cette ressource s'épanouisse.

Et en faire un jardin où se déploient les talents et les interactions : un jardin en permaculture. Le mot-valise, formé à partir des termes anglais « *permanent agriculture* », signifie dans la définition du pianiste jardinier « *prendre soin des hommes et de la terre. En observant de quelle façon interagissent les éléments de l'écosystème. En autonomie. Et autosuffisance.* », tout se tient.

### **Julien Brocal**

« *En 48h, on a organisé 3 mois de concerts, chaque dimanche à 18h.* »

### **Logique de la justesse, justesse de la logique**

Mais justement, le jardin tient-il sa promesse d'abondance ? La première saison s'est déroulée sur base bénévole, la rémunération des artistes passant par un « *chapeau* » virtuel dont ils reçoivent la totalité. Le concert, mis en ligne le lendemain, est par contre payant : 15% seront prélevés et distribués en fin de saison, de façon équitable, entre tous les artistes, les moins connus bénéficiant de la renommée des autres. Le solde ? Moitié à l'artiste, moitié au Jardin Musical, afin de couvrir les frais de la plateforme. Les possibilités pour la seconde saison grimpent à l'assaut d'un futur interdépendant, « *depuis janvier, nous avons créé un streaming équitable. Parce que les grosses plateformes ne sont pas là pour faire vivre les artistes* », le musicien, auteur et interprète sait de quoi il parle. Pour 800.000 écoutes d'une production dont il cumule les droits, Spotify lui rétrocédait...0,27 dollar ! Les amateurs sont ici invités, moyennant une contribution de 15 euros par mois, à devenir souscripteurs, soit coproducteurs des artistes et artisans du développement du projet, et reçoivent la possibilité d'écouter deux concerts live par mois, (un tarif étudiant devrait ouvrir l'accès aux jeunes). Cette souscription rompt avec le modèle, plus passif, de l'abonnement ; « *souscrire, c'est adhérer !* » communique l'initiateur du Jardin. Seconde possibilité : un billet virtuel de 10 euros pour voir un concert live, à réécouter à l'infini, dans la limite du contrat d'exploitation passé avec l'artiste (minimum deux ans). Et pour trois euros, une location en VOD. D'autres idées ne devraient pas manquer de germer.

À un monde politique qui peine à considérer la Culture et pour lequel la financer semble relever de l'effort, l'équipe du Jardin Musical répond par un (éco)système foisonnant, horizontal, indépendant, intime et ouvert, local et global, impliquant la communauté des auditeurs et permettant de nourrir au mieux les liens qui lui sont chers, des liens vivants.

Programme de la deuxième saison, [www.jardinmusical.org](http://www.jardinmusical.org)



# Des supports audio à l'accent belge

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

De l'invention du vinyle à celle de la cassette audio, sans oublier Internet, la Belgique tient une place à part dans l'histoire des supports de diffusion. Entre idées de génie, utopies et quelques crochets par l'Amérique, les têtes chercheuses du plat pays ont amorcé les (r)évolutions de l'industrie musicale sur 33 tours, bandes magnétiques ou échanges de données informatiques. Petit tour d'horizon sur un air patriotique.

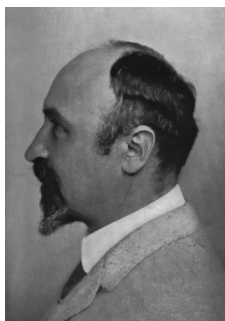
**D**ébut mars. Confiné mais toujours accro à la rubrique nécro, le monde apprenait avec une once de nostalgie la disparition de l'inventeur de la cassette audio. Né à quelques kilomètres de Groningue, aux Pays-Bas, Lou Ottens avait 94 ans. Si l'histoire retient son nom, la réalité du terrain nous apprend une autre vérité. Engagé chez Philips en 1952, l'ingénieur néerlandais a escaladé les échelons du groupe industriel implanté à Eindhoven pour atteindre, quelques années plus tard, le poste de directeur d'une équipe "développement produit" en Belgique, dans l'usine d'Hasselt. C'est à ce titre que son épitaphe mentionne l'invention de la cassette audio. Dans les faits, pourtant, la trouvaille est (aussi) à mettre à l'actif d'un membre de son effectif, le Belge Gilbert Mestdagh. En retrait des lauriers et du titre honorifique de son supérieur hiérarchique, ce dernier voit sa fameuse cassette atterrir sur le stand de Philips lors de sa présentation officielle à Berlin, en 1963. Au lendemain de ce salon professionnel, l'objet est fabriqué en série, commercialisé en Europe dès 1965 et, quatre ans plus tard, aux États-Unis. Aujourd'hui, on estime à cent milliards le nombre de K7 vendues dans le monde...



La cassette, une invention belge ? Oui... et non.

### Plastique de rêve

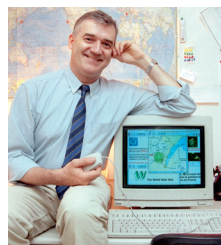
Bien avant cette avancée fulgurante sur bande magnétique, un autre Belge a, sans le savoir, mis le feu aux poudres et favorisé le grand boom de l'industrie musicale. Son nom ? Léo Baekeland. En 1907, le chimiste met au point la bakélite, un produit breveté qui projette les sociétés occidentales dans l'ère du plastique synthétique. À l'époque, la réaction chimique imaginée par le scientifique n'est pas (encore) synonyme de pollution, mais bien d'évolution. Car, jusqu'alors, les matériaux en plastique étaient réalisés à base de matières premières naturelles. L'invention change donc sérieusement la donne. Vierge de toute molécule présente dans la nature, la bakélite est vantée pour sa solidité et sa résistance à la chaleur. Une aubaine pour les fabricants de disques qui vont y trouver l'occasion de remodeler un marché encore inféodé aux préceptes de l'Allemand Emil Berliner. Pionnier et redoutable homme d'affaires, celui-ci est à l'origine du 78-tours en zinc enduit de cire. Parties sur les chapeaux de roues, les ventes de son support audio connaissent néanmoins un sérieux ralentissement dès les premiers coups de canon de la Grande Guerre. Monopolisé pour forger les obus et mitrailler dans les tranchées, le métal devient une denrée rare. Ce contexte géopolitique pousse l'industrie musicale à la réflexion. L'invention de Léo Baekeland fait alors office de solution miracle. Dérivé de la bakélite, le vinyle permet en effet de fabriquer le disque microsillon. Une rondelle phonographique qui offre de multiples avantages : une durée d'écoute multipliée par cinq sur un matériel plus durable et léger. En outre, l'objet procure une qualité sonore bien supérieure à son prédécesseur. Que demander de plus ?



Léo Baekeland, le chimiste qui mit au point la bakélite, qui permit la naissance du vinyle.

### Plaisir longuo duréo

Fort de ces avancées et d'une naturalisation de Léo Baekeland, l'Amérique va de nouveau tirer profit d'une expertise importée du plat pays. Recruté par les laboratoires du réseau CBS à New York, le Belge René Snepvangers met son savoir-faire au service de son directeur scientifique, le Hongrois Peter Carl Goldmark. Parmi ses attributions, ce dernier doit faire évoluer la branche musicale de son entreprise, le label Columbia Records. À ce titre, il envisage de mettre au point un disque pouvant contenir au moins vingt minutes par face. Pour accomplir cette révolution, il se tourne vers Snepvangers. En 1944, le Belge dirige l'équipe de recherche qui réalise le tout premier 33 tours de l'histoire. Par la même occasion, l'ingé-son inaugure le concept de "long-playing" (LP). Resté dans les annales, son nom est aujourd'hui associé aux Prix Caecilia qui, chaque année, récompensent les productions classique et contemporaine. Reconnaissance ultime de la cérémonie, le prix Snepvangers couronne ainsi le meilleur enregistrement de musique belge. Le disque longue durée sera finalement lancé par Columbia Records en juin 1948 aux USA. Revenu dans l'air du temps après avoir encaissé l'hégémonie du CD, le LP reste aujourd'hui encore le support physique préféré des mélomanes d'ici et d'ailleurs.



Robert Cailliau, le Belge derrière le "world wide web".

### Utopie vs Surréalisme

Si le vinyle a retrouvé une place dans le cœur des collectionneurs, la majeure partie de la consommation musicale se prive désormais de tout support physique. Les écoutes se sont adaptées aux évolutions technologiques. En 2021, les algorithmes YouTube balisent les goûts du public. Les plateformes de streaming comme Spotify ou Apple Music squattent les écrans, là où d'autres initiatives proposent des alternatives (SoundCloud, Bandcamp, Hearthis). Ces expériences en ligne ont, néanmoins, un point commun : elles doivent leur existence à un ensemble de pages éditées en langage HTML, toutes logées à une adresse URL et accessibles via le fameux protocole HTTP. Sans Internet, pas d'échanges de fichiers audio ni l'ombre d'une révolution Napster. Indirectement, la mutation de l'industrie de la musique tient donc à l'invention d'un physicien belge. Robert Cailliau : l'homme qui a conçu le "World Wide Web". En 1990, celui-ci imagine avec son collègue britannique Tim Berners-Lee un vaste système d'échanges d'informations supposé faciliter la vie des scientifiques. Engagés par le CERN (Organisation européenne pour la recherche nucléaire), les deux hommes délaissent leur travail sur les particules le temps de concevoir une façon de partager la documentation du CERN via un réseau d'ordinateurs interconnectés. « *Les premiers à avoir une idée ne sont pas les mieux placés pour en apercevoir toutes les conséquences, surtout commerciales*, expliquait-il, en juillet 2007, dans les pages du quotidien Le Monde. *Cela demande d'autres talents : des qualités de management, le sens des affaires. Nous, nous avons créé un standard, pas un produit... Les deux conditions d'une popularisation rapide de notre norme étaient le libre accès et la gratuité, à l'écart de toute considération marchande.* » Assez rapidement, pourtant, l'invention du duo est récupérée par les Américains qui, une fois encore, y voient une mine d'or. À l'heure où l'Europe tente de réguler les GAFAM (les géants Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft) et envisage de bouleverser l'écosystème YouTube via une réforme du droit d'auteur sur les contenus en ligne, la genèse du célèbre "www" se teinte d'une certaine ironie voire, pour terminer sur une note typiquement belge, d'une bonne dose de surréalisme.



# Une deuxième saison

## avec le cache ?

TEXTE : DIDIER STIERS

Ne jamais mettre tous ses oeufs dans le même panier ! Cette règle de l'indépendant, vieille comme un souvenir de concert en ce printemps 2021, ils sont plus d'un à l'appliquer. Pour ces photographes de presse, les tournées et les festivals constituaient, avant la pandémie, une assurance de rentrées financières... en même temps que des lieux et des occasions où combler leur passion.

**P**oint de chute : le frontstage, ce couloir entre scène et public, endroit de retrouvailles estivales avec les collègues dans un petit monde où (presque) toutes et tous se connaissent... mais aussi lieu de ce travail consistant à ramener (pour un journal, un magazine ou sur le net) de l'émotion et tout ce qui s'échange entre artistes et spectateurs. Un job physique également car au bout de trois, quatre ou cinq jours, « il faut toujours être aussi efficace puisque tu ne sais pas forcément quel groupe retiendra l'attention du journaliste dans son reportage ou lequel est, peut-être, celui qui va percer demain. Il faut donc ratisser large et traiter tout le monde avec la même exigence sur un laps de temps très réduit. »



AC/DC par Mathieu Golinvaux. Expo en cours chez Fernand Obb à Bruxelles.

mat\_book (Instagram)  
mathieugolinvaux.com

C'est Jean-Christophe "JC" Guillaume qui décrit de la sorte l'un de ces métiers "périphériques" de la musique, pareillement mis à mal par les restrictions et interdictions imposées depuis plus d'un an maintenant. Photographe de presse pour La Libre et La Dernière Heure principalement, son kif est de rendre compte de la société dans laquelle il vit, aussi bordélique ou magistrale soit-elle (sic). Il raconte : « Au premier confinement, les commandes se sont effondrées. Même au sein d'un journal comme La Libre. Un matin, j'ai reçu un mail m'avertissant que ma collaboration allait être réduite à plus ou moins trois jours par mois ! Quand tu viens d'un quasi temps plein, ça fait quand même un petit peu mal ! Surtout après 10 ans de métier ! »



Roger Waters par Benoît Bouchez. Expo prévue à la Maison Culturelle de Quaregnon. benoitbouchez.be

### Rien dans les salles, pas de festivals ?

Il a fallu trouver des solutions ! Négocier, se réorganiser, voire même se repenser. « Après l'arrêt total et le stress que ça a généré, on s'est aperçu qu'il y avait encore des choses qui se passaient, dit Olivier Donnet (à qui l'on doit notamment cette série photographique au long cours intitulée *One minute after* et relatant l'immédiat après-concert de nombreux groupes et artistes). Une petite activité s'est poursuivie : des gens sortaient des albums, des clips... Ce qui veut dire des photos de presse, des pochettes d'albums, des captations vidéo. Plusieurs lieux, comme l'Eden par exemple, se sont mis à la disposition des artistes pour des résidences, ensuite, ils ont souhaité documenter tout ça. »

« J'ai la chance d'avoir la RTBF qui m'a proposé des piges au début de l'été 2020, explique Mathieu Golinvaux (L'Avenir,

Le Soir), ce qui a pris la place des festivals. Ça n'a pas été une saison aussi bonne qu'en temps normal, mais je m'en suis quand même sorti grâce à ça. » Benoît Bouchez (Classic 21, La Dernière Heure, Moustique), qui pratique les festivals et les "gros" concerts depuis une trentaine d'années, travaille aussi pour le service "sports" d'une agence de presse. « Du jour au lendemain, plus de Formule 1, plus de 24h de Francorchamps, plus de rallyes, plus de basket, plus d'événements, tout est passé à la trappe. Heureusement, j'ai pu continuer à travailler pour Pairi Daiza, où je vais faire des photos six ou sept fois par mois. »



Lana Del Rey par Jean-Christophe Guillaume.

jc\_guillaume (Instagram)  
jcguillaume.be

À l'origine monteuise formée à l'INSAS, Caroline Lessire a débuté comme photographe dans la musique mais elle a eu, depuis, le temps de se diversifier : « À côté de la scène, je fais aussi du documentaire, notamment. Et puis on n'est pas en train de se tourner les pouces en attendant qu'on nous appelle. J'ai fait des portraits pour des magazines, travaillé pour Wilfried, Passa Porta, là va commencer la nouvelle saison de Charleroi Danse... » Et la Namuroise qui œuvre également pour Bozar d'ajouter : « Ce qui me touche plus, psychologiquement, c'est de voir tous ces gens passionnés avec lesquels je travaille, qui se retrouvaient dans le néant du jour au lendemain. »

### JC Guillaume

« Un matin, j'ai reçu un mail m'avertissant que ma collaboration allait être réduite à plus ou moins trois jours par mois ! »

Se reconverter ? Plus forcément nécessaire... et pas toujours aisé. « Comme je peux toucher à tout toute l'année, dit Mathieu Golinvaux, je suis moins étiqueté "photographe de festival". Oui, j'adore ça – ma première pige, c'était Dour pour Le Soir –, et je le fais depuis une dizaine d'années, mais je fais le plus souvent du reportage, du portrait... » Benoît Bouchez, lui, a monté un petit studio, mais sa tasse de thé reste le terrain. JC Guillaume se verrait bien travailler sur des pochettes d'albums par exemple mais il mène aussi une activité de photographe documentaire : « La voie publique, c'est mon terrain de jeu, je ne voudrais la quitter pour rien au monde. » Olivier Bourgi, l'un des photographes attirés de l'Eden, envisage d'ouvrir un studio chez lui : « Je le fais pour moi, histoire de voir si ça va me plaire. Mais les concerts, le théâtre, la danse, "le terrain" et l'ambiance à restituer, tout ça me manque à crever ! »



Charles Bradley par Olivier Donnet. Expo One Minute After du 7 mai au 27 août au Centre culturel de Sint-Niklaas. Galeries : [olivierdonnet \(Instagram\)](#)

### Tout le monde s'g mot

Aujourd'hui, smartphones aidant, les réseaux sociaux sont inondés de photos de concerts pas souvent bonnes. Pour Olivier Bourgi « la presse et les organisateurs restent à l'affût de photos de qualité », il y a donc toujours une place pour les pros. Mais drôle de concurrence quand même ! « Quand Eddie Vedder est venu à Forest, raconte Benoît Bouchez, nous avons été casés au fond de la salle. Un pote qui était au deuxième rang a ramené de meilleures photos que les miennes, alors que c'est moi qui avais le matériel pro ! » Reste que les particuliers sont néanmoins encore prêts à acheter de jolis clichés aux pros, parce qu'ils cherchent un instantané particulier, qu'ils n'ont jamais vu, ou alors une photo d'un concert auquel ils ont assisté et qui les ont marqués. « L'expertise de quelqu'un dont c'est le métier et qui vit avec son appareil photo, résume JC Guillaume, qui doit concentrer mille choses dans une photo et ne peut pas se loucher parce qu'un média attend beaucoup de lui, ça ne s'improvise pas ! »



Death Grips par Caroline Lessire [carolinelessirephotography \(Instagram\)](#) - [carolinelessire.com](#)

### Mathieu Golinvaux

« Du jour au lendemain, plus de Formule 1, plus de basket, plus d'événements, tout est passé à la trappe. »

Entre certains artistes soucieux jusqu'à l'extrême de leur image – tous ne sont heureusement pas comme ça – et des médias qui laissent nettement moins de place à la couverture des festivals, le constat est là : l'âge d'or de la photo de concert semble loin. « Quand The Cure est venu jouer sa trilogie à Forest National, se souvient Benoît Bouchez (le 7 novembre 2002, – ndlr), nous avons pu rester sans problème tout le temps du concert. Aujourd'hui, ce genre de chose, on peut oublier ! » D'autres sont encore surpris par le surréalisme de certains contrats. Lors de la venue d'Eminem au Pukkelpop, par exemple, en 2013... Mathieu Golinvaux : « Une heure avant le concert, nous avons rendez-vous dans un cabanon

avec un monsieur fort sympathique qui a pris des photos de nos cartes d'identité, collé des stickers en plus de nos bracelets, nous a numérotés et surtout, fait signer un accord selon lequel nous allions supprimer toutes nos photos dudit concert de notre disque dur au plus tard 15 jours après le festival ! »

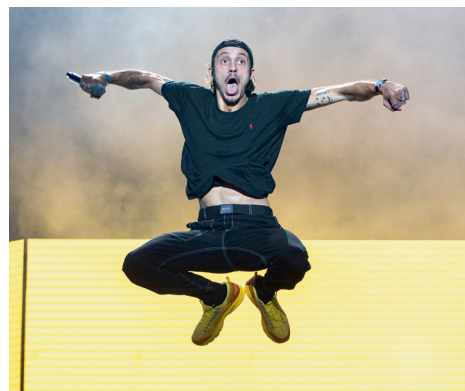
### Étienne Tordoir

« Une fois qu'on met le pied à l'étrier, on a envie de continuer et ce n'est pas pour devenir riche ! »



Antoine Hénaut par Étienne Tordoir. [etienne.tordoir \(Facebook\)](#) - [musicbelgiumphotos \(Instagram\)](#)

Mais... rien à faire, c'est le genre de métier qu'on a dans la peau. « Ça reste une espèce de virus, commente Étienne Tordoir. Une fois qu'on met le pied à l'étrier, on a envie de continuer et ce n'est pas pour devenir riche ! » Le photographe sait de quoi il parle : lassé notamment par les contraintes de plus en plus nombreuses, il s'était tourné vers la mode au début des années 90 alors qu'il arpentait les salles de concert depuis 1979. Il y a deux ans, il est pourtant revenu à ses premières amours. « Je me suis dit que ça pouvait être une bonne idée de re-photographier tous ces artistes des années 80, du moins ceux encore vivants et sur scène, pour éventuellement mener à bien un projet... C'est comme ça que j'ai commencé à publier, notamment une photo de Gabi Delgado dans Libé (la moitié de DAF, il est décédé le 22 mars 2020, – ndlr). Puis, au premier "déconfinement", comme c'était une période tellement inhabituelle, unique en tout cas dans ma vie, j'ai voulu montrer la résilience des artistes, des lieux de concerts... »



Roméo Elvis par Olivier Bourgi. [olivierbourgi photography \(Instagram\)](#) - [olivierbourgi.com](#)

Pour Caroline Lessire, dans la musique, il y a des connexions qui se créent : « Des choses qui se passent, sur scène ou avec les gens. Une énergie, des regards qui n'existent qu'à ce moment-là et puis qui disparaissent. Avec mon appareil, je sens que j'appartiens à cela et je veux en rendre compte. »

Vous avez dit passion ?





## Pierre Vaiana

Amuri & Spiranza  
Homerecords

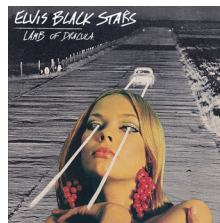
Amuri & Spiranza, faut pas avoir fait la philologie pour entrevoir le sens du nouvel album de Pierre Vaiana, ancré dans ses racines tant siciliennes que belges. L'ancienne cité minière limbourgeoise de Waterschei est, en effet, son lieu de naissance, mais la souche familiale est bien plus ensoleillée, plus lumineuse, Palazzo Adriano (finalmente). Oui, finalement, parce que Pierre Vaiana est venu s'installer sur la terre familiale, dans ce petit village qui servit de décor au film *Cinema Paradiso*, de Giuseppe Tornatore (1988). Maintenant, le village, la région, la montagne, les saisons, le vent, les gents sont les sources d'inspiration d'Amuri & Spiranza : « La place de la nature est vraiment importante », selon le saxophoniste. Autour de son soprano, il a rassemblé, pour cet album, un quintette inédit, composé d'Artan Buleshkaj (guitare), Lode Vercamp (violoncelle), Boris Schmidt (contrebasse) et Lionel Beuens (batterie). Pas besoin d'avoir fait math sup' pour y entrevoir trois instruments à cordes, la guitare entre sage paysage et orage tonitruant (*Sàbbia*), la double basse bien campée, et ce violoncelle, complice idéal du saxophone droit pour « tous ces contrepoints, ce travail d'écriture à deux voix très ouvragé ». Que l'on se rassure, inutile d'avoir fait la musicologie pour piger et surtout ressentir tout ce que porte Amuri & Spiranza, les vibrations de la terre, de la pierre, de la lumière et de l'âme. Album de « la réflexion sur le temps », il synthétise toutes les inspirations jazz, méditerranéennes, voire africaines du saxophoniste. *Adàsciu adàsciu*, doucement, doucement. —DSi



Pierres

Disque de platine  
(titre temporaire)  
Autoproduction

Après s'être lancé sur la scène musicale avec le groupe Azerty, Pierre Leroy revient avec un projet solo. Pierres, avec un "s". Un pluriel pour mettre l'accent sur ses multiples facettes, rassembler ses expériences et prospecter différents styles. L'ouverture de *Disque de platine*, son premier EP, est quelque peu trompeuse. Avec ses sonorités plus électro et l'utilisation du vocoder, *Un énorme tattoo* détonne de la veine bossa nova et de l'ambiance vaporeuse des six autres titres. Le Bruxellois fait tenir l'ensemble grâce à ses traits d'humour, sans pour autant tomber dans la chanson humoristique. Un second degré qui accompagne tantôt sa nostalgie (*Il m'a manqué quelqu'un*), tantôt ses nuits d'amour (*Mardi Matin*). Une proposition qui fait du bien à la scène francophone belge, un peu trop désempie ces dernières années. —LH



Elvis Black Stars

Lamb of Dracula  
Autoproduction

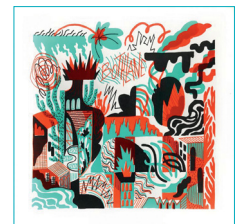
C'est en trio comme à l'origine que la formation rapplique avec ces 10 titres. Pour la petite histoire, l'album, disponible en digital ou en vinyle, était enregistré (à l'ICP) depuis fin décembre 2019! Mais voilà, à un moment, difficile de retenir des compos qui ont faim de vivre! Et donc... Le son est resté rock, EBS s'inspire aussi des années 70, 80 et 90 sans lever le pied, même si la ballade, certes orageuse (*Purified*), se planque à mi-chemin. Attention : il y a aussi de la pop dans l'esprit. Car si l'énergie et les guitares sont là, que la section rythmique est en béton (*Not confused*) et que les claviers donnent de l'ampleur à l'ensemble, le groupe manifeste toujours cette envie de mélodies restant bien dans l'oreille (*Come to me*). —DS



Le Manou

La Femme  
Autoproduction

Trois ans après le EP *L'Homme*, Manou Maerten revient avec *La Femme*. Le propos s'est affiné, le timbre vocal est plus nuancé et la palette sonore davantage colorisée. Depuis son studio Durbuy Music qu'elle a inauguré en 2020 et ouvert à des projets extérieurs, la chanteuse/productrice offre six chansons modernes qui nous interrogent sur la pression des réseaux sociaux (*Perfection*), la féminité (*Peur de moi*) ou la séduction (*La Pression*). Alors que les mots invitent à la réflexion, les rythmes poussent à l'évasion comme sur *Palmier* ou sur l'envoûtant *Boule Disco*, qui nous rappelle la fièvre du samedi soir "d'avant la pandémie". Ultime caresse mélodique de cet EP qui devrait lui ouvrir les horizons, *Pense à Moi* évoque le désir avec une élégance rare. —LL



Bothlane

Nog  
Luik Music

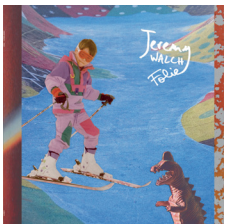
Un titre en néerlandais sur la pochette du premier disque instrumental d'un musicien wallon? En Belgique, la proposition prend tout son sens. D'autant que la musique de Bothlane donne envie de tout oublier : les langues, les communautés et les différences volent ici en éclat. Entre rythmiques afro/jazz et beats épileptiques, le batteur Alain Deval (The Brums, Ginger Bamboo) explore l'envers du "dancefloor" en solitaire. Les cinq morceaux enregistrés sur Nog flirtent avec la rigueur cosmique de Qluster (Kluster/Cluster), mais aussi avec les expérimentations super soniques d'un percussionniste comme Michul Kuun (Nah). Ailleurs, Bothlane s'aventure volontiers dans les contrées électroniques du label Kompakt (Sascha Funke, Jörg Burger) avec des titres fantastiques (*Slom*, *Outland*), à écouter de nuit sur des autoroutes éclairées au stroboscope. Illumination garantie. —NA



## Ozya

The Armour  
Autoproduction

« J'ai le sentiment que chacun avance à son propre rythme. La vie m'a donné des opportunités, j'ai dû aussi provoquer ma chance, me poser les bonnes questions mais le résultat est là. » D'Ozya, on connaissait cette voix sublime qu'elle a portée pendant de longues années dans les clubs et cafés-concerts. Il reste aussi le souvenir de ses prestations à *The Voice France*, des collaborations avec le gotha jazz (Éric Legnini, Nicolas Fiszman, Ivan Paduart, Manu Katché) et de *Dance The Fire*, premier EP velouté de caresses blues/soul. Avec son premier album *The Armour*, coréalisé avec l'Anglais Tim Bran (London Grammar), Marianna Tootsie ouvre les espaces, balaye d'un grand souffle naturel toutes les étiquettes et révèle son univers plein de sensibilité. Soit sept compositions originales et une reprise (*Here Comes The Rain Again* qui tient autant de l'hommage à Annie Lennox que de la réappropriation). Non seulement Ozya est capable de tout chanter mais ce qu'elle chante lui ressemble. Exemple avec le brûlant *Love Burns Me Down Again* ou l'épique *All The Good*, sur lequel elle tutoie les références ultimes de la pop orchestrale (d'Adèle à Shirley Bassey en passant par Aretha Franklin). « Même si elle démarre sur un bad mood, c'est la chanson la plus positive du disque », commente cette artiste aux origines grecques qui ajoute aussi de belles ambiances cinématographiques dans les arrangements. « J'ai une maman médium et une expérience dans la musique de films, ça doit venir de là. J'ai constamment des images en tête lorsque je crée. » Pas vraiment un début mais un nouveau départ, sous le signe de la métamorphose. -LL



## Jeremy Walch

Folie  
Luik Music

Il y a peu, les chantres de la langue française se comptaient sur les cordes d'une guitare acoustique. Ces personnages atypiques passaient alors pour des figures chevaleresques ou, dans le pire des cas, pour des bardes perchés dans (Marie) la forêt ou addicts à Léo Ferré. Aujourd'hui, les mélodies fredonnées en français font le tour du monde avec l'aval des médias internationaux. Le refrain pop et un peu débraillé, Jeremy Walch tente, lui aussi, un pas de côté en mode Gainsbarre. « Mon univers est facile à circonscrire, dit-il. Je fais du rock indé avec un peu de surf et de dream pop dedans. De nombreux artistes anglo-saxons font plus ou moins la même chose que moi. En français, en revanche, cette formule est assez inhabituelle. » Dans son style, qui rappelle les mélodies ultra relax de Juan Wauters et Mac DeMarco, le guitariste explore le Flavien Berger qui sommeille en lui sur deux titres coécrits avec l'ami Ben Baillieux-Beynon (Ébbène). Ailleurs, l'anglais reste la langue de cœur du petit bricoleur. Au chevet de tous les instruments, Jeremy Walch est ici chanteur et homme à tout faire. Pour assembler ses cinq compos en studio, il s'est toutefois tourné vers Nicolas Quéré, producteur à l'œuvre chez Timber Timbre ou sur le dernier Arctic Monkeys. Une belle carte de visite pour ce disque frappé du sceau de *Folie*. « Le titre vient du morceau du même nom. Il découle de mon obsession pour la série *Twin Peaks*. Durant l'enregistrement, j'ai réalisé que le thème de la chanson collait bien à l'actualité, à cette période où les règles farfelues sont quasiment devenues la norme. » Bienvenue en 2021, année de *Folie*. -NA



## Driving Dead Girl

Rupture  
Autoproduction

Rupture, c'est le maître mot de ce 4<sup>e</sup> album des originaires de Bruxelles Driving Dead Girl. Rupture car le line up du groupe est sans cesse mouvant et la formation actuelle comporte de nouvelles arrivées. Rupture car le style est lui aussi très loin du blues garage à la Black Keys ou Jon Spencer des albums précédents et grâce auquel les Driving Dead Girl ont eu l'occasion d'être embauchés pour des premières parties assez cool tout au long de leur presque vingt ans d'existence (Black Rebel Motorcycle Club, Therapy, Thee Oh Sees...). Avec notamment l'arrivée d'un claviériste, le groupe a pris un net virage cold wave : exit le rock garage fuzzy et c'est plutôt "hello darkness, my old friend" aujourd'hui. DDG délivre huit nouveaux titres au tempo robotique, au chant cryptique, aux guitares / basse full reverb et à la radicalité proche d'un Joy Division ou d'un Killing Joke période post-punk gothique. *Under Influence* donc, comme le souligne bien justement le dernier titre. Un album qui aurait clairement pu trouver sa place au début des années 80... Nostalgique. -FXD



## Yōkaï (EP)

Sentinelles  
Hympty Dumpty Records

Trop vite étiqueté éthio-jazz à ses débuts, Yōkaï, le groupe bruxellois au line-up hybride (huit musiciens venus du jazz, du rock et des musiques improvisées), semble vouloir explorer de nouvelles pistes et s'amuser à les brouiller aussitôt. Enregistré lors de deux sessions en 2017 et 2019, *Sentinelles* – troisième album sous forme d'un EP 4 titres – est plein d'énergies électros et électriques qui puisent leurs racines dans des grooves aussi nerveux qu'hypnotiques. Les claviers balancent entre vintage psyché et soft pop, les saxes se font parfois rugueux et tranchants (*Llamada Por Cobrar*) ou langoureux (*Entre les roseaux*) tandis que des riffs de guitares débridés (*Désir chimique*)

viennent régulièrement bousculer tout ça. La musique est tour à tour festive, cinématographique, bouillonnante et toujours ludique. En véritable collectif indomptable, Yōkaï ne veut se laisser enfermer dans aucune catégorie et parvient, au fil des ans, à créer un univers qui n'appartient qu'à lui. Et ça lui réussit. -JP



## Mohy, Liégeois, Gerstmans

Session 53  
Igloo Circle

Tant qu'à vouloir enregistrer du jazz en trio, autant le faire dans les conditions qui conviennent parfaitement à ce style. C'est à dire : s'enfermer dans un studio "at home", calfeutrer la pièce pour obtenir une meilleure acoustique et jouer ensemble tout un set, du début à la fin, une fois, deux fois ou trois fois. C'est ce qu'on fait le pianiste Pascal Mohy, le guitariste Quentin Liégeois et le contrebassiste Sam Gerstmans. Ils ont ainsi réussi à capter toute l'émotion qui jaillit d'une telle interaction. En neuf compositions originales que n'auraient pas reniées un Bill Evans ou le Duke, le trio nous plonge dans des mélodies aux parfums d'un jazz de tradition. Les trois musiciens se trouvent les yeux fermés pour échanger des dialogues surprenants et chaque fois renouvelés. Le phrasé de Liégeois, élégant et raffiné, nimbé d'une légère nonchalance, laisse respirer les thèmes. Le toucher admirable de Mohy, plein d'expressivité et de retenue – incisif aussi parfois – laisse s'épanouir les harmonies. Gerstmans, lui, assure les relais avec une inventivité discrète mais ô combien indispensable. Un album à savourer sans modération. -JP



# Maoupa Mazzucchetti

UXY Dosing©  
BFDM Records

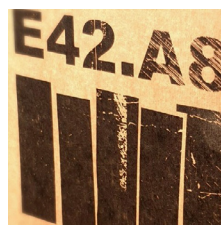
Si vous trouviez jadis Aphex Twin et sa cohorte de talents mais aussi de suiveurs du mouvement Braindance par moments assez limites, bien gonflés à l'esbroufe et à la musique tellement déconstruite qu'elle tenait surtout de la suite d'impulsions, cet album n'est tout simplement pas pour vous. Du tout. Si ce genre de trip électronique radical est au contraire votre tasse de boisson énergisante, l'*Uxy Dosing*© de Maoupa Mazzucchetti, "sculpteur sonore" français basé à Bruxelles, est à prescrire impérativement. Passons rapidement sur le concept de l'album, qui voudrait doper la consommation de lait en poudre et de dextrose dans le seul but d'atteindre la création de la Maximal Dance Music (MDM? Aaaaahhh...) et attardons-nous sur le fond. C'est une expérience sensorielle, physique même, qui alterne trépidations de la machine sous acciiid (*Serenade to a Gelatin*) et hommage aux bandes originales sixties (*Guido Always Win in The End*), reggaeton chanté en espagnol (*Moon is A Bell for Meteor*), bombardements sonores assez survoltés et plages plus contemplatives bien que jamais totalement apaisées. Un easy-listening mais bourré d'humour, à la fois assez personnel et héritier de ses influences les plus évidentes, *UXY Dosing*© est surtout une preuve de plus, un flag même, que Maoupa Mazzucchetti est vraiment quelqu'un à suivre. Bien plus pour son art des collisions sonores que pour ses idées de mélanges à boire, cela dit. -SC



# The Brums

No Encore  
Luik Music

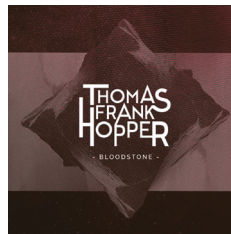
Accrochez-vous, The Brums sort son nouvel album. Le quartette liégeois ne finit plus de bousculer les codes pour proposer une musique qui fait s'entrechoquer les genres. Rock, métal avant-gardiste, électro, jazz? Allez savoir! D'ailleurs, Alain Deval (drums, électro) et Clément Dechambre (sax, synth), deux des membres fondateurs de ce brass&drums band préfèrent parler de musique hypnotique, de transe ou de free, au sens spirituel. « On vient d'une génération qui ne veut pas choisir entre techno, drum & bass ou jazz. On a autant écouté Rage Against The Machine que Coltrane et toute la scène norvégienne, celle de Shining ou du label Rune Grammofon, nous a aussi beaucoup marquée. C'est d'ailleurs Marcus Lindgren de Jaga Jazzist qui a produit l'album. » Alors The Brums y va à fond. Après nous avoir embarqué dans une spirale infernale (*Chantal*), la frappe sèche de la batterie couplée aux effets électroniques saturés et aux saxes stridents et obsédants ne peuvent que libérer Croco et nous pousser à une danse incontrôlable. « On pense au live quand on écrit. D'ailleurs on enregistre comme on joue sur scène. » Et cette énergie se ressent autant sur l'intrigant *Robert Darc* ou l'explosif *Bagarre*. Le trombone d'Adrien Lambinet se métamorphose en Godzilla hurlant et la trompette d'Antoine Dawans se confond aux effets électro sous acide. Le groove irrépressible se heurte soudainement à un mur de sons, la musique reprend alors son souffle et repart de plus belle. Puissant! Pourquoi *No Encore*? « Pour en avoir plus, rendez-vous sur scène. » -JP



# E42.A8

Artistes divers – compilation  
ini.itu

En Belgique, chaque autoroute porte un petit nom aussi sexy que le numéro de série d'une hotte encastrable. E42 et A8, par exemple, traversent le pays avec ce qu'il faut de bitume et de nids-de-poule. Depuis cinq ans, ce tracé balise également les créations d'artistes éparpillés entre Liège, Bruxelles et la dorsale wallonne. Sur cet itinéraire, une grange désaffectée est devenue la bande d'arrêt préférée d'une vingtaine d'improvisateurs: des filles et des garçons confrontés à l'inattendu, toujours désireux de jouer ensemble pour tendre vers l'inconnu. Rassemblées sur cette compile, les compos expérimentales empilées au fil des kilomètres voyagent entre tentations bruitistes et manipulations électro-acoustiques. Dans ce trip qui, parfois, rappelle les chantiers de Dead C, Faust, Wolf Eyes ou Morphogensis, la musique circule librement et sans bouchon. -NA

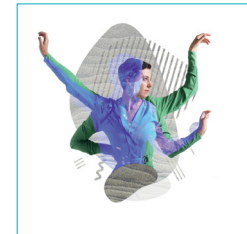


# Thomas Frank Hopper

Bloodstone  
Autoproduction

Difficile de parler de Thomas Frank Hopper en ne citant pas d'entrée Ben Harper... Comme lui, TFH aime le blues vintage et jouer assis, lap steel au bord des genoux. Lap steel? Vous voyez, cet instrument qui ressemble furieusement à une guitare mais qu'on joue, posé sur les cuisses, comme une planche et qu'on utilise avec un "bottleneck" qu'on fait glisser sur les cordes? Et ils ne sont pas nombreux à le manier aussi dextrement. Côté compositions, au nombre de douze sur ce tout premier album (qui fait suite à un premier EP sorti en 2018), ça lorgne sec aussi du côté de John Butler. Du blues-rock

donc, toutes guitares en avant, batterie percutante, quelques cuivres... ça envoi du bois. TFH ne réinvente pas la poudre mais il s'ingénie à la faire parler et peut procurer un solide plaisir aux amateurs de ce genre devenu rare dans le paysage musical de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Fred Lani (sans les Healers) est venu prêter main forte sur une des tracks, *Bad Business*, pour un solo de derrière les fagots. La voix assez androgyne de TFH colore également tout particulièrement cet album... dont on aurait bien tort de se priver si on est fan de blues-rock bien puissant. -FXD



# MoHa

Treasure Hunt  
Shake it up

Ces dernières années, les projets portés par des épaules féminines se démultiplient. Les Juicy et Angèle ont probablement ouvert la voie à des Iliona, Charles et autres Imaina. Et certainement aussi à MoHa, l'alias de Morgane Mathieu, une jeune trentenaire bruxelloise qui a mis la voix au centre de son processus de création... et ça s'entend. Car MoHa joue beaucoup d'artifices vocaux et autres gimmicks dans ses chansons pop. « Je compose avec et pour la voix », lit-on dans sa bio. Elle pousse également le travail de composition le plus loin possible avec la volonté de tout arranger elle-même (clavier, MAO), arguant que les femmes auteures compositrices ont souvent délaissé les arrangements à des professionnels (souvent des hommes donc). « Je veux transcrire et enregistrer la musique telle que je l'entends », découvre-t-on d'ailleurs un peu plus loin. *Treasure Hunt* est donc le premier EP (5 titres) de MoHa. Cinq chansons parfois vaporeuses et très vocales (*Get Up to Get By*), parfois plus dansantes mais qui ne tombent pas dans l'extrême "dance machine" (*Try Again*) et le plus souvent aux arrangements électros (*Treasure Hunt*). Et si vous achetez la version physique du disque, c'est Morgane elle-même qui vous le livre à vélo! -FXD

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur [larsonmag.be](http://larsonmag.be)

# Boogie Town Festival

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Entre 1994 et 2003, Louvain-la-Neuve, puis Court-Saint-Étienne, ont été les lieux de rendez-vous d'un festival hors normes : le Boogie Town. De Canned Heat à John Mayall en passant par Golden Earring, nombre de références musicales s'y sont arrêtées. Retour sur un festival mythique avec 3 témoins qui ont participé à sa renommée.



## Tant pis pour les puristes

Derrière ce festival créé en 1994, il y a Fred Maréchal et l'asbl Phylorock, référence aux premiers concerts qu'il a organisés avec le cercle de philo quand il était étudiant à Louvain-la-Neuve. À ses côtés, sa femme Myriam Boone, ainsi que Pierre Vreven (actif dans la MJ de LLN puis plus tard programmeur aux Halles de Schaerbeek et coordinateur chez Court-Circuit) et Philippe Magos (le patron de Caroline Music - LLN). « Les 3 premières éditions ont été menées en collaboration avec Peter Verstraelen (agent de Triggerfinger, Arid, Steven de Bruyn, BRNS... - ndlr). S'il n'y avait pas eu Peter, il n'y aurait pas eu pas de festival... », précise Fred.

Le nom Boogie Town s'inspire d'un titre des Stray Cats, *Rock This Town*. La première édition donne le ton : Canned Heat, Alvin Lee Band et Paladins. L'année suivante, John Mayall and the Bluesbreakers étaient en tête d'affiche devant un public à 60% néerlandophone : « Le public "blues" est très mobile, nous n'étions pas très loin de la frontière linguistique, explique Fred. Et puis, il y a une tradition plus marquée pour le blues en Flandre, notamment avec Peer, considéré comme le plus gros festival de blues au monde. » Mais l'approche est différente des autres festivals traditionnels comme celui de Tamines ou d'Écaussinnes... En effet, le Boogie Town propose une programmation plus rock and roll avec des groupes comme Steppenwolf, Ten Years After, Jason and the Scorchers, qui illustrent la fusion du blues avec d'autres genres. Le festival a été le premier à faire jouer Big Sugar, un groupe canadien qui a été une grosse influence pour Triggerfinger également programmé pour la première fois en Wallonie. Ajoutons aussi la première apparition en Belgique du guitariste américain Popa Chubby. « Pour le public strictement blues, on était une hérésie. On a fait Calvin Russel, Willy DeVille... Bref toutes les musiques qui entretiennent une parenté avec le blues. On a aussi reçu André Williams, une légende du rhythm and blues, qui a collaboré avec Marvin Gaye, Stevie Wonder et Ike Turner. »

Jean-Paul Smismans, interviewer et animateur sur Classic 21, est un habitué du Boogie Town qu'il a maintes fois présenté sur scène. Pour lui, la force de ce festival était d'avoir une programmation unique avec un mélange de boogie, de blues, de rock and roll, de jazz, de funk... « La particularité du festival, c'était aussi d'organiser des "one-shots". Bai Kamara Jr., par exemple, artiste soul afro jazz teinté de blues a repris Sex Machine à Court-Saint-Étienne avec Steven De Bruyn (harmoniciste de El Fish, - ndlr). » Notons aussi en 2000, le concert de The Amazing Atomic All Stars Boogie Band avec Willy Maes, René Stock, Fred Lani, Philippe Casteels et Roland Van Campenhout.

Bref, une mise en valeur des talents locaux, même si à l'époque il y avait plus de groupes en Flandre qu'en Wallonie. Fred Maréchal s'en souvient : « Quand Fred Lani est arrivé il n'y avait rien. Ce festival et le Roots encore aujourd'hui ont fait émerger une scène dans ce créneau-là. Aujourd'hui, des talents il y a en plein : Power Shake, Boogie Beasts, The Experimental Tropic Blues Band, Little X Monkeys... »

## Fred Maréchal

« Pour le public strictement blues, on était une hérésie. »

D'ailleurs la rencontre entre les deux Fred, Lani et Maréchal, s'est déroulée à Louvain-la-Neuve lors de la Nuit du Rock en 1996. Fred and the Healers étaient sur scène et Fred Maréchal distribuait des tracts pour son festival dans le public. Cela a été le début d'une longue collaboration musicale et amicale. Fred Lani fréquentait le

Boogie Town bien avant la création de son groupe : « Nous y avons joué pour la première fois en 1997 mais j'avais participé aux éditions précédentes en simple spectateur, j'étais ado et je balbutiais encore à la guitare. Je n'aurais jamais pensé jouer dans ce festival. J'ai adoré les Paladins, c'était une fameuse claque. » Le guitariste se produira 4 fois au Boogie Town avec son band ou en solo. Il est vite devenu conseiller à la programmation comme le chanteur du groupe de rock Romano Nervoso, Giacomo Panarisi.

Un festival, ce sont aussi des tonnes de rencontres et d'anecdotes. Fred Maréchal n'a pas oublié le passage du chanteur Lester Butler avec Thirteen en 1998 qui, malgré son état avancé, a donné un immense concert. Malheureusement, il décédera à 38 ans d'une overdose chez lui à L.A. quelques jours après le festival. Deux ans plus tôt, on retiendra le passage remarqué des Fabulous Thunderbirds (dans lequel ont joué Jimmie Vaughan et Duke Robillard) dont le claviériste Gene Taylor nous a quitté au mois de février dernier. L'obstination de John Mayall refusant que les roadies portent son matériel sur scène, préférant l'installer lui-même. Mais aussi la rencontre avec une idole : « En 1997, nous avons invité Mick Taylor, l'ancien guitariste des Rolling Stones. Il dormait dans le même hôtel que nous et le lendemain, surprise, il s'est installé à notre table pour le petit déjeuner ». Plus inquiétant, la présence des Hells Angels hollandais que Golden Earring avait engagés pour faire leur service d'ordre « Ils auraient dû se souvenir de l'expérience des Stones à Altamont », ironise Fred. Heureusement ici tout s'est bien déroulé ! Ajoutons, sans vouloir forcer la caricature, que l'équipe technique hollandaise avait emporté pour le trajet toutes les boissons et la nourriture stockée dans leur loge. « Golden Earring, raconte Jean-Paul Smismans, ont exigé d'être amenés sur scène en limousine pour parcourir quelques centaines de mètres. Je me souviens aussi de John Kay, le chanteur de Steppenwolf devenu quasi aveugle. Il avançait dangereusement jusqu'au bord de la scène et on s'est demandé pendant tout le concert s'il n'allait pas en tomber ! »

### Un festival à taille humaine

Pour Fred Lani, le Boogie Town, son premier vrai festival, distillait une ambiance bon enfant : « Il y avait une atmosphère très relax, on était là pour boire une bière tranquillement et écouter un concert allongé dans l'herbe ou devant le podium. Fred et Myriam ont toujours eu cette volonté de faire du "crossover" entre le blues, le latino, le punk... Ce qui amenait un public alternatif plus ouvert, pas les puristes, les "blues polizei", comme nous les appelions. » « Sur la même affiche on pouvait retrouver Tony Joe White d'une part et les Moonshine Playboys reprenant, dans le plus pur style bluegrass, des standards du rock comme Smells Like Teen Spirit ou Enter Sandman », ajoute Jean-Paul Smismans.

Pour Fred Maréchal, c'était un festival d'artisans qui géraient tous les aspects : de la logistique à la programmation en passant par les stands de nourriture : « On a toujours préféré limiter notre capacité d'accueil afin de garder cette qualité d'organisation et le respect du public. C'était tout de même un gros festival en Europe, avec une fréquentation de plus de 5.000 personnes. » Autre attention particulière, les festivaliers de moins de 18 ans ne payaient pas. « Le but était de donner le goût aux jeunes d'aller à ce type de concerts, explique Jean-Paul Smismans, c'était une sorte d'incitant culturel pour qu'ils continuent à se rendre au festival une fois adulte ». Nous pourrions aussi ajouter la proximité des artistes et du public, il était habituel que les groupes aillent supporter d'autres têtes d'affiche devant la scène. Après un changement de lieu vers le parc à Mitrailles de Court-Saint-Étienne, le festival s'est interrompu avant de renaître cette fois à Lessines en 2004 et 2005 sous le nom de Highway to Hills, allusion claire à la région d'Ellezelles appelée le Pays des Collines. « Ces 2 éditions nous ont permis de monter le Roots and Roses en 2010 car il a fallu refaire notre place à Lessines », conclut Fred Maréchal. Rendez-vous donc à la prochaine édition le 1<sup>er</sup> mai 2022 !

# Mettre (enfin) Hasselt sur la carte

TEXTE: JEAN-MARC PANIS

Si on n'y prend garde et qu'on ne s'arrête pas à temps, on arrive en Allemagne. Un peu trop au nord, c'est en pays batave

qu'on risque de finir. Plus au sud, c'est la Wallonie qui nous tend les bras. Bref, il est temps de revoir sa géographie belge!



©JEAN-MARC PANIS

## Ti Amo au corillon

Avouons-le : à moins de rater la sortie sur la route du Pukkelpop, il est facile de passer à côté de Hasselt. On y est donc allé par choix, car le trip vaut le coup. Au sortir de la gare, on entend une version de *Ti Amo* sonnée par les cloches de la cathédrale Saint-Quentin... Plus loin, des affiches colorées martèlent en anglais que *Nous pouvons être des héros*, que *C'est la fin du monde tel que nous le connaissons* ou encore *Dégage* (airs connus). Alors, "music-oriented", Hasselt? C'est ce qu'on va voir.

## Bouseux et hipsters

Direction : une ancienne usine, reconnaissable à sa cheminée qui ne fait pas mystère de son passé industriel et c'est d'ailleurs écrit dessus : *Gélatines*. Ici, on faisait des colles. Aujourd'hui, Niels Hendrix y a installé son studio d'enregistrement et les locaux de son label, *Fons records*.

Dans son écurie, des groupes mélangent avec talent Sonic Youth et Nirvana (*Fence*), braillent et donnent envie de le faire (*The Yummy Mouths*) ou regardent leurs pieds en fredonnant des airs imparables (*Peuk*). C'est dire si ce quadragénaire "born and raised" dans la ville d'Axelle Red ou de Millionnaire et Evil Superstars (tous deux partis vers des cieux plus glams) connaît son affaire : « *Je fais de la musique ici depuis 25 ans. On nous considère comme les outsiders belges. On a un accent, on parle lentement, on est loin des grandes villes et de l'industrie. S'il devait y avoir une Bible Belt belge, ce serait nous* (rires). *On est les bouseux du pays. Mais c'est une bonne chose... ça nous permet de rester sous le radar et faire notre propre truc.* »

À quelques pas de là, un petit café (*Café Café*) alterne les ventes de flat white au lait d'amande et de re-issues de *Rumours* en vinyle. Dany, le barista / disquaire, tempère les propos du musicien : « *Concernant les bouseux, Niels a raison, mais c'était avant. Il y a de plus en plus de hipsters qui ont débarqué ici... Il y a trois ans, je n'aurais jamais vendu un album de Caribou ou de Joan as Policewoman à qui que ce soit* » (rires).

Entre folie débridée et rigueur classique, l'OVNI Joeri Chipsvingers symbolise bien le génie made in Hasselt et la mue de la petite ville. Mi Danny Elfman, mi Gershwin sous acide, il s'est créé un avatar roux aux yeux fous, qui prodigue des moments suspendus entre grosse blague potache et univers flippant. Délocalisé à Gand, il ne veut pas croire en un terreau magique : « *C'est réducteur de penser que nous sommes uniquement définis par une naissance, par une géographie. Mais c'est vrai qu'au vu de ce qu'il se passe ici, peut-être existe-t-il de mystiques et mystérieuses forces cachées limbourgeoises qui modèlent toute créativité qui sort de ce sol et la transforme en truc typiquement limbourgeois* » (rires).

La présence, à quelques kilomètres, du Pukkelpop n'est sans doute pas étrangère au phénomène. Niels Hendrix en est persuadé : « *Pukkelpop, c'est super important pour Hasselt, c'est un événement qui engage tout le monde ici. Le festival a toujours réservé une partie de sa programmation aux petits groupes locaux.* » De quoi maintenir un œil, et une oreille, sur la musique et la placer au cœur de la vie de Hasselt? Probablement. Mais pas que.

## ● Lièux

### B-CLASSIC

Le mantra de cette organisation est limpide : notre chambre est le Limbourg, notre public le monde ! Avec des ateliers et des concerts mixant le classique aux autres musiques, c'est une maison de musique classique qui ose ouvrir ses portes.

### DE SERRE

Évolutives, transformables, les serres occupent l'espace et fourmillent d'idées, dont ce PKP Downtown, sorte de relocalisation du festival légendaire Pukkelpop, en pleine ville.

### MUZIEKODROOM

Depuis vingt ans, c'est LA salle de concert de Hasselt. Des petits groupes émergents aux grosses pointures, tout y passe avec éclectisme et ouverture.

### CAFÉ CAFÉ

Mêler sur la piste de danse jeunes party harders et banquiers soixantennaires, ça marche au Café Café. Goût de la fête, du partage et des musiques variées et remuantes, le Café Café ronge son frein pour redonner des couleurs à la nuit limbourgeoise.

## ● Hasselt sounds

### La nébuleuse FONS RECORDS

Avec des groupes comme Fence, Shovels, Peuk ou Yummy Mouths, le label de Niels Hendrix en a sous la pédale.

### La tribu GOEIE JONGENS

Les "braves gars" proposent une version old school et pourtant contemporaine du hip-hop. Aria, Onze Zaak, Chaz & Djalù, Don Luca, Rian Snoeks, Cinus & Lano ... ils ont du talent à revendre. Une compile en atteste : *Vliegtuig Modus*.

### La jeune pousse ASTER

La vingtaine à peine, Aster Froyer est un exemple de formation "à la Hasseltoise". Formé à la Villa Basta, sorte de méga académie, le jeune Limbourgeois livre des ballades guitare sèche - voix d'une rare maturité.

### Le trublion JOERI CHIPSVINGERS

Sélectionné par le Berlin Music Video Awards aux côtés de Selena Gomez, Rosalia ou Petit Biscuit, le jeune Limbourgeois est parti à la conquête du monde. Son vœu : amener à la musique classique l'énergie punk et rock. Check !



©JEAN-MARC PANIS

### Rock Academy

Quelques coups de pédales plus loin, la PXL attire l'attention. Avec ses dix mille étudiant.e.s, disséminé.e.s sur cinq campus, et sa pléthore de cursus, la mastodontesque université en impose. Alors, quand on apprend qu'un de ses masters se nomme "musique pop & rock", les images du professeur Jack Black apparaissent instantanément. Jules Scinta, un montois de vingt ans, n'en revient toujours pas. Il fait partie des cinq heureux élus (parmi les centaines d'appelés) qui profitent de l'enseignement sur mesure de la prestigieuse PXL : « *Je n'avais pas envie d'intégrer un conservatoire classique, alors je suis venu voir cette école, c'est un truc de fou ! Les locaux sont géniaux et les profs excellents. Mon prof de batterie, c'est le batteur d'Hooverphonic !* »

Une "Rock Academy" qui attire et forme le futur de la musique, ça pourrait tomber sous le sens, comme le croit Jules : « *Je suis le premier Wallon de l'école ! L'accueil est génial, je me sens vraiment à ma place... Cette ville est un aimant. Il y a ici des gens des quatre coins de la Belgique.* » L'avenir semble donc assuré.

Mais pour l'heure, c'est Luc Bertels qui nous attend derrière la caisse de son antre. Véritable institution, Giga Swing existe depuis quarante ans. De la musique, il en a écoulé, Luc. Du vinyle au CD au... vinyle. Un peu en riant : « *Ici, ce sont les jeunes qui achètent les vinyles, qu'ils ont streamés avant, car ils n'ont plus de lecteurs de CD. Alors je leur vends des classiques... Les plus vieux achètent des nouveautés car ils ont tout, donc ils ont besoin de nouveaux trucs.* » Le dernier vinyle vendu ? « *Ce matin, un Balthazar. Mais je vends aussi du Tindersticks, du Zwangere Guy, du Angèle ou du Taylor Swift.* » Les groupes locaux, comme les très garage Sore Losers, se vendent

bien aussi, chez Giga Swing, ce qui ravit et rend fier le mélomane vendeur : « *Le Hasseltois qui vient chez moi est éclectique !* » Éclectique, certes, mais quand on évoque le hip-hop, l'œil du briscard s'agite : « *Ah, mais pour le hip-hop, c'est à Genk que ça se passe !* »

### Genk, nouvelle mecca hip-hop

Il aura fallu qu'un documentariste américain (GENKbangers de Miguel Dorado) vienne s'intéresser aux Genkois qui peaufinent du rap à l'ancienne à quelques encablures de Hasselt, pour placer la bourgade limbourgeoise sur la carte du hip-hop. Ralliés sous la bannière de "Goeie Jongens" (littéralement "les bons gars"), ils sont une petite dizaine de formations à faire s'agiter le VU-mètre avec un son nourri de hip-hop old school. Devenus trentennaires pour certains, c'est un mélange de Wu-Tang Clan et de rap néerlandais qui a donné les bases des sons excitants qu'ils produisent aujourd'hui, en se réunissant avec la force d'une coopérative riche des talents de chacun, comme le confie DJ Baze de Onze zaak : *C'est Djalù qui a eu l'idée de nous rassembler. On était sceptiques au début, mais il a eu raison. On voulait mettre Genk sur la carte du hip-hop.* » Djalù, qui fait figure d'ancien, confirme : « *En fait, on n'a pas eu le choix... tout est si petit dans le Limbourg, ce n'est pas comme si on avait une grosse communauté... Alors, ensemble, on est un peu plus grands !* » Euphémisme : en 2019, l'institution Pukkelpop se penche sur la proposition genkoise, s'en trouve séduite et ouvre grande sa scène à l'écurie Goeie Jongens. Résultat : un carton !

Le slogan officiel de la ville limbourgeoise s'étale partout : Hasselt heeft het. On ne sait toujours pas de quoi il s'agit précisément, mais une chose est sûre, Hasselt l'a !



# JeanJass

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN PHOTO : ROMAIN GARCIN

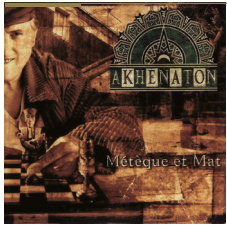
Du foot en salle aux concerts dans les festivals, la carrière de JeanJass est jalonnée de gestes techniques et d'un bel esprit d'équipe. Le temps d'un slalom sans Caballero, le rappeur s'offre à présent un joli *Hat Trick*. Une performance solo à apprécier à l'aune de ses goûts musicaux.



Starflam  
*Survivant*  
(2001)

Je l'ai longtemps considéré comme l'album le plus ambitieux du rap belge. Quand il est sorti, j'ai réalisé qu'il était possible de mener une carrière dans le hip-hop, même en venant d'ici. Pour moi, *Survivant* vaut bien n'importe quel classique du rap américain. Bien sûr, je pourrais citer CNN 199 ou De Puta Madre. Mais contrairement à ces groupes, Starflam témoignait d'un sens du professionnalisme affûté, un truc qui était alors complètement atypique en

Belgique : un deal avec une major, la première partie de Rage Against The Machine à Forest National ou l'Olympia avec Assassin. Je suis aussi admiratif de la longévité du projet. Au regard des personnalités qui composaient l'effectif, c'est balèze d'avoir réussi à canaliser les égos pendant près de dix ans. Le groupe s'est ensuite séparé un peu brutalement. Une fin qui m'a toujours laissé avec un léger goût d'inachevé.



Akhenaton  
*Métèque et mat*  
(1995)

*Métèque et mat* est le premier album solo d'Akhenaton. Il a vu le jour alors qu'IAM rencontrait déjà un énorme succès. Dans ce contexte, il a pris le risque de proposer autre chose : un disque dans lequel il évoque sa vie, son rapport à la religion, à l'amitié, à la famille. Que ce soit dans les thèmes abordés, la production ou dans la façon d'utiliser la musique pour raconter des histoires, c'est un chef-d'œuvre absolu : le disque de rap francophone qui m'a le

plus influencé. Akhenaton intervient sur mon nouvel album. J'ai obtenu son contact et je lui ai proposé une collaboration sur le titre *Mains qui prient*. Dix jours plus tard, je recevais son couplet, un truc super carré. C'est rare ça, aussi, les gens qui sont aussi professionnels et méticuleux qu'Akhenaton. À cause du confinement, je n'ai pas encore eu l'occasion de le rencontrer en vrai. Mais je l'ai régulièrement au téléphone. Dès que c'est jouable, je file le voir à Marseille.



Gang Starr  
*Moment Of Truth*  
(1998)

Les albums de Gang Starr qui viennent avant 1994 sont beaucoup trop "old school" pour moi. Je ne suis pas très ghetto blaster comme gars. En revanche, je place automatiquement *Moment Of Truth* dans ma discothèque idéale. C'est vraiment un classique du rap East Coast. À mon sens, les seuls disques new-yorkais qui égalent celui-ci, c'est le *Illmatic* de Nas et *The Infamous* de

Mobb Deep. Je considère cet album de Gang Starr comme la quintessence du boom bap. Derrière ses platines, DJ Premier était alors à son zénith. Ses productions sont hyper minimalistes et pourtant, elles fourmillent de détails. J'ai commencé à écrire mes premiers textes de rap en utilisant les instrus de ce disque. Sans *Moment Of Truth*, pas de JeanJass.



Daft Punk  
*Discovery*  
(2001)

Quand le premier Daft Punk est sorti, j'étais trop jeune pour prendre la pleine mesure du phénomène. En revanche, *Discovery* a eu un énorme impact sur ma façon d'appréhender les samples et la production. C'était une porte d'entrée idéale vers l'électro, mais aussi la soul et le funk. Depuis l'annonce de leur séparation, je me suis replongé dans cet album de chevet. Je le connais par cœur. Dès que je l'écoute, je voyage dans le temps. Je me revois adolescent à Charleroi.

*Discovery* est une proposition totale. De la musique à la pochette en passant par les clips d'animation, le disque touche à la perfection. C'est aussi le fruit d'un véritable travail en duo. Impossible, dès lors, de ne pas songer à celui que je forme avec Caballero. Dans notre cas, la séparation n'est pas à l'ordre du jour. Nous sortons des disques solo, mais nous reviendrons forcément ensemble sur un disque ou dans la prochaine saison de l'émission *High & Fines Herbes*.





©LUCIE MARTIN

## Antoine Meersseman

Avant de remettre le couvert avec BRNS, Antoine Meersseman a pris la tangente synthpop, accouchant sous le pseudo de Paradoxant d'un *Earworm* qui ne demande qu'à s'en prendre à vos conduits auditifs. Pendant que l'intéressé se perfectionne en bossa nova : il en écoute, il adore Pierre Barouh, et la bossa, dit-il, c'est parfait pour « recentrer les chakras ».

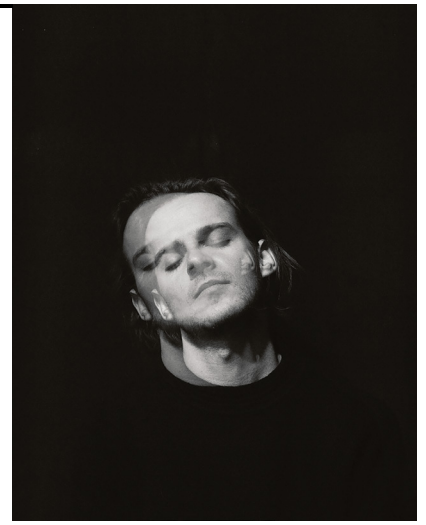
TEXTE : DIDIER STIERS

Pourquoi donc se fendre d'un album en groupe quand on en a déjà un, de groupe, et qu'on pourrait donc voler en solo. C'est effectivement en compagnie de Romain Bernard (Ropoporose) et d'Antoine Pasqualini (Monolithes Noir) que le bassiste de BRNS a finalisé des titres qu'il avait depuis un petit moment mis en chantier. « Je ne voulais pas que ça s'appelle Antoine Meersseman, ça c'est sûr ! Ce n'est pas très vendeur. Après, ce sont quand même un peu mes chansons, donc on est entre les deux, dans un truc hybride entre projet solo et groupe. J'ai rebossé des morceaux avec les autres, Antoine - on se connaît depuis super longtemps, et nos univers matchent assez bien - a joué pas mal de synthés dessus, et Romain a finalement fait les batteries, mais toutes les bases des chansons, c'est moi. J'avais quand même composé pas mal de choses. Un morceau comme *Asylum* date de 2017. Je l'avais proposé à BRNS, ça ne s'est jamais fait et je l'avais gardé pour moi. » Bossé en décembre, studio en janvier, bouclage en mars et premier single en avril : les choses n'ont pas traîné : « On est souvent frustré en tant que musicien. Tu enregistres dans l'énergie de l'instant et puis tu te retrouves, comme c'est le cas du prochain BRNS, à le sortir trois ans après ! »

Paradoxant, késako ? « Ça ne veut absolument rien dire, il restait un seul nom de disponible et c'était celui-là. J'ai dû le prendre, je n'ai pas eu le choix (rires). Non, mais c'était juste un vieux pseudo, style pseudo MSN et je n'avais tellement pas d'idées... Les gens disent que ça me va bien, donc je suppose que ce n'est pas un si mauvais nom. » Et l'anecdote *Earworm*, avec ça ? « Alors oui, j'en ai un, c'est Tu ne m'as pas laissé le temps de David Hallyday. Là, tu l'as pour un mois dans la tête ! En fait, j'aime bien cette chanson ! C'est infernal, une fois que tu la chantes, elle est très puissante ! Et je sais qu'Antoine Pasqualini, ça lui venait aussi dans son sommeil ! Il repensait à cette chanson, la même ! Du coup, c'est vraiment un earworm virus ! Bon, c'est vrai, je la chantais tout le temps pour faire un peu ch... »



David Halliday, le "earworm" selon Antoine Meersseman



©SIMON VANRIE

## LO

Révélaté par le single *Mort-né* il y a quelques mois, le Bruxellois de 28 ans continue de tracer sa route en présentant son premier EP, *Parades*. Six titres entre le spoken-word, le slam et des échos de rap, le tout enveloppé de nappes de synthé. LO puise son inspiration autant dans le hip-hop que dans le rock.

TEXTE : LOUISE HERMANT

« Si je remonte aux balbutiements, l'artiste qui m'a le plus marqué et influencé quand j'étais plus jeune, c'est MC Solaar. Je l'ai connu grâce à ma grande sœur, qui m'a fait découvrir plein d'artistes. *Paradisique* est le premier disque que je me suis acheté. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il disait à l'époque, mais il y avait quelque chose dans sa voix et dans la façon dont il récitait les mots qui me plaisait déjà beaucoup. MC Solaar m'a toujours impressionné dans sa façon d'écrire, dans ses arrangements musicaux que je trouve forts et novateurs. Je l'ai suivi jusqu'à son album *Chapitre 7*, le dernier sorti avant sa pause de dix ans. J'ai été un peu moins fan de son dernier album. Il a vraiment été ma porte d'entrée dans le monde de la musique et dans l'univers du rap. J'ai par la suite écouté IAM et plus récemment Kacem Wapalek, Nekfeu et Népal. Je continue à faire pas mal d'allers-retours entre le hip-hop et le rock, un autre genre que j'ai beaucoup écouté plus jeune. Le premier album de Linkin Park m'a vraiment mis des claques. Il m'a pas mal influencé lorsque j'ai monté mon premier groupe de rock quand j'étais adolescent, tout comme les Doors et Pink Floyd. Au milieu de ces deux genres, je suis très attaché au groupe français Odezenne. J'ai d'ailleurs pas mal écouté *Dolziger Str. 2* pendant que j'écrivais les chansons de mon EP. Je me retrouve dans la manière dont ils utilisent les synthés dans leurs prods ainsi que dans leurs compositions et leur écriture. On peut aussi ressentir dans mes chansons une influence de *Mezzanine* de Massive Attack et *Moon Safari* de Air. Sur le travail de composition musicale, je crois que c'est vraiment deux albums qui m'ont forgé. »



©FRED LABEYE - JEKYLL N HYDE

# La Jungle

TEXTE: NICOLAS ALSTEEN

Même cloués au lit par ce virus omniprésent, les deux musiciens de La Jungle assurent le boulot en visio. Le duo fait fi des courbatures, reconnecte les circuits de l'appareil et nous embarque à bord de sa machine à remonter le temps...



## La Junglo (2015)

Notre histoire commence à Mons. Où nous organisons des concerts au sein d'une même association. Entre deux événements, nous avons évoqué l'idée de jouer ensemble. En juin 2013, le garage des parents nous sert de local de répétition. Six mois plus tard, cet album est enregistré avec l'ingé-son Laurent Eyen (It Anita, The K.). Pour nous, c'était d'abord un levier pour dégoter des concerts. Musicalement, ça reste un premier jet, un truc ultra spontané qui enferme notre ADN : une transe technoïde conçue entre une guitare et une batterie. À l'époque, La Jungle n'avait aucun concert à son actif. Une fois le disque sorti, nous avons réalisé que la scène allait modifier notre rapport à la création. Sur la pochette, les palmiers entremêlés sont l'œuvre du dessinateur américain Gideon Chase. Nous avons fait sa connaissance, par hasard, en cherchant une image un peu cool sur Google.



## II (2016)

Pour cette pochette, nous avons tout de suite demandé une illustration à Gideon. L'idée d'avoir une identité graphique cohérente nous plaisait. Nous avons validé

ce dessin sans nous poser de question. Comme si ce choix n'avait aucune incidence sur les suites de notre discographie. Aujourd'hui, notre processus de décision est plus lent, bien plus réfléchi aussi. À partir de ce deuxième disque, les concerts sont venus remplacer nos répétitions. Tous les trois jours, La Jungle était sur scène. Nos deux premiers albums sont nés dans un même mouvement, à quelques mois d'intervalle. C'est une vraie paire et, surtout, une suite logique. Le troisième, c'est une autre histoire...



## Past // Middle Ago // Futuro (2019)

Entre les concerts, Mathieu a eu un deuxième enfant et, de mon côté, je flinguais mes derniers points de vie au boulot. À l'heure d'attaquer ce disque, nous étions sur les rotules. Notre disponibilité mentale était sous le niveau de la mer. Heureusement, notre route a croisé celle de Steve Dujacquier, un ingé-son avec qui nous avons mis au point une véritable méthode d'enregistrement. Cet album s'ancre dans un contexte sociopolitique particulier. Les gilets jaunes et la résurgence d'un modèle quasi féodal nous amènent d'ailleurs aux deux chevaliers de la pochette. Malgré les évolutions technologiques, le rapport de force entre les grands seigneurs et les petites mains n'a pas beaucoup changé. Même la peste noire a laissé place à une autre épidémie...



## Fall Off The Apex (2021)

Cet album est prêt depuis plus d'un an. Avant l'arrivée du virus, il était question de le sortir sur un label anglais. Mais entre Brexit et pandémie, le deal n'a pas tenu. Si nous le sortons aujourd'hui, c'est pour maintenir La Jungle sous assistance respiratoire. C'est notre façon de tenir le coup, de nous projeter dans le futur. Au niveau de la production, c'est assurément notre meilleur disque. Nous l'avons enregistré le long des côtes normandes, à Honfleur, dans un super studio que connaissait notre producteur Hugo-Alexandre Pernot. Traduit littéralement, le titre signifie "tomber du sommet". Que ce soit sur le plan écologique, sanitaire ou économique, le monde semble bel et bien au bord du gouffre. Dès lors, il y a deux options : la chute ou la récession. Ce dilemme traverse l'album. Le visuel est de nouveau signé Gideon Chase. Il s'agit d'une image étrange. On se demande si les vaches sont en train de tomber ou de voler. Sous leurs pattes, il y a un glaive et des résidus qui pourraient très bien être les restes de nos précédents albums. Cette pochette est surréaliste, à l'image de l'époque : une période de vaches maigres.

# Le who's who de la musique en Wallonie et à Bruxelles

NOUVELLE INTERFACE GRAPHIQUE • NOUVEAU MOTEUR DE RECHERCHE • NOUVELLE LIGNE ÉDITORIALE

[www.idlm.be](http://www.idlm.be)



rtbfr .be

LE SOIR

sabam  
for culture

FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

## Abonnez-vous!

Le magazine **Larsen** est totalement gratuit et vous pouvez le recevoir directement chez vous.

Il suffit de nous envoyer un mail avec vos coordonnées postales à [larsen@conseildelamusique.be](mailto:larsen@conseildelamusique.be)

Vous pouvez dorénavant suivre au jour le jour l'actu musicale en Fédération Wallonie-Bruxelles, grâce à la version digitale de votre magazine. Une seule adresse : [www.larsenmag.be](http://www.larsenmag.be)

# MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL  
AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LE·S DU SECTEUR MUSICAL



INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - [INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE](mailto:INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE) - [WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE)

### JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPREHENDEZ CONCRÈTEMENT LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE (PRODUCTION, MIXAGE...) ET À LEURS ENJEUX (CONTRATS, DROITS D'AUTEUR...) AVEC LES MEILLEUR·E·S SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

**LUNDI 3 ET MARDI 4 MAI** INITIATION AU MIXAGE AUDIO  
**JEUDI 6 ET VENDREDI 7 MAI** COMMUNIQUER EFFICACEMENT AVEC LA PRESSE ET LES PROS  
**MARDI 25 MAI** JOURNÉE WORKSHOP ABLETON

### CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ?  
BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ?  
PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ LE LUNDI POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

**LUNDI 3 MAI** CONSEILS ADMINISTRATIFS **LUNDI 17 MAI** CONSEILS JURIDIQUES  
**LUNDIS 10 ET 31 MAI** CONSEILS RELATIONS PRESSE ET PROS  
**LUNDIS 10 ET 31 MAI** CONSEILS FINANCIERS - SUBVENTIONS



AMPLO

UNE INITIATIVE DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN D'AMPLO  
« BUREAU SOCIAL POUR ARTISTES ET PARTENAIRE RH POUR LE SECTEUR CRÉATIF »

sabam  
for culture

FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

rtbfr .be

LE SOIR



# FÊTE DE LA MUSIQUE 18-21 JUN 2021

WALLONIE-BRUXELLES



**GRATUIT** [WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE)

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE  
AVEC LE SOUTIEN DE LA MINISTRE DE LA CULTURE

